TABARANT

(LE MASQUE ROUGE)

Quelques Visages de ce temps-ci

AVEC PRÉFACE

DE

LAURENT TAILHADE

PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, Succr
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1909

A 000046704 3
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

à Mme Rousmier,
Hommage bien cordial
de l'auteur
Tabaraud

QUELQUES VISAGES

DE CE TEMPS-CI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Dix exemplaires sur papier de Hollande

numérotés de 1 à 10

TABARANT

(LE MASQUE ROUGE)

Quelques Visages de ce temps-ci

AVEC PRÉFACE

DE

LAURENT TAILHADE

PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, Succr
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1909

2073223

TABARANT

PHOTO. MANUEL

PRÉFACE

Le samedi 9 décembre 1893, à quatre heures de relevée, Auguste Vaillant, homme du peuple, fit exploser dans l'hémicycle de la Chambre un engin fourni de clous et de ferrailles qui ne tua personne mais incrusta l'abbé Lemire de quelques chevrotines quant à son postérieur. L'épouvante fut insigne, les gradins embrenés. C'est alors que Charles Dupuy, du haut de son gras fondu, évacua des paroles historiques, permettant à la frousse législative de res-

saisit quelque ombre de pudeur. Seul, Thivrier — l'homme à la blouse — avec Marcel Sembat, garda un visage humain dans cette étable de bourgeois effarés. Il accueillit sans gloire le « mot » venu de l'abdomen présidentiel et déclina, dès lors, toute participation au crime bête, à l'assassinat de Vaillant, que le président Carnot allait commettre d'abord, expier ensuite dans le plus bref délai.

Ce fut au sèpre de cette folle journée qu'un gazettier chargé des commissions dans la Littérature, vint soumettre aux dîneurs de La Plume, *réunis dans le caveau du Soleil d'Or, une question sur le fait du jour.*

Les banquets de La Plume, *inaugurés par M. Léon Deschamps, directeur de ce papier, congrégeaient dans un sous-sol du Quartier-Latin, autour d'une table peu fastueuse, quelques gens notoires qui*

se venaient pavaner au milieu des éphèbes adonnés à la chose poétique. On y déclamait force vers en buvant des spiritueux de basse catégorie, après le défilé des « chers maîtres ». Cela rapportait à l'astucieux Deschamps une commission assez forte ; car il achalandait l'empoisonneur du Soleil d'Or.

Ce soir-là, Verlaine, Mallarmé, Zola décoraient la table d'honneur, où l'anarchiste Martinet et moi-même avions pris place aux côtés des demi-dieux. Verlaine, en pointe de vin, crasseux à l'ordinaire, bavait déjà, proférant le mot national avec une régularité de chronomètre. Mallarmé, aux façons discrètes de maître à danser, Zola, peu causeur, l'air d'un ouvrier endimanché, ne parlaient guère ; parcimonieux en vins et de chère nauséabonde, le repas traînait dans un correct ennui.

Le reporter nous fit alors passer une

feuille portant l'interrogatoire que voici :
« Mon cher confrère, veuillez nous don-
« nez, en une pensée écrite de votre
« main, votre impression sur l'explosion
« (sic) de ce soir, à la Chambre des Dé-
« putés. »

Chacun griffonna ce qui lui vint et rendit sa pancarte au garçon de monsieur Xau.

Dans un supplément gratuit portant la date du 10 décembre, les lecteurs du Journal *pouvaient goûter nos aphorismes. Zola méditait : « Aux époques troublées, la folie souffle et la guillotine pourra moins qu'un idéal nouveau. » Mallarmé alambiquait avec élégance les mérites de l'instruction obligatoire, galvaudés jadis par les* Misérables *et autres âneries grandiloquentes du vieil Hugo : « Je ne sais d'autre " bombe " qu'un livre. » Paul Verlaine, imbriaque mais doucement réactionnaire, juste assez pour ne com-*

promettre en aucune façon les subsides qu'il tirait de divers ministères, bredouillait : « J'avoue m'y peu connaître. Mais mon avis est que c'est une assez belle infamie. » Martinet, en partance pour les brindezingues, traçait d'un crayon jovial un refrain à la mode : « Hardi les gars ! C'est germinal ! » tandis que j'avérais de mon seing l'épiphonème trop connu : « Qu'importent les victimes si le geste est beau ? »

Ce fut un glorieux vacarme. Non tel, cependant que, trois mois après, devaient le faire entendre, me supposant à l'agonie, André Picard, youtre antisémite, et quelques autres valets préposés aux latrines du journalisme, non : mais un tapage sourd et perfide comme il convient lorsque l'ennemi fait face et qu'on le sait encore debout. Un seul osa me prendre à partie et s'attaquer à moi : Ce fut Adolphe Tabarant, dans la Petite Répu-

blique, *dirigée à ce moment par le baron von Millerand.*

Deux jours après l'« attentat » de Vaillant et le dîner de La Plume, *paraissaient à mon adresse les aménités suivantes :*

« Un raté de la littérature symboliste, venu à l'anarchie par suite de constipation cérébrale, s'est, au dessert d'un banquet de *La Plume*, réjoui publiquement de l'acte d'un fou, qui indigne et attriste aujourd'hui l'entière opinion publique. Entre poire et fromage, M. Laurent Tailhade s'est avisé de ceci : que le geste de Vaillant, lançant une bombe, était un geste beau.

« Et ce constipé qui, jadis, écrivit cette autobiographie : *Au pays du Mufle*, a daigné prétendre, en grattant le derme de son fromage et en crachant son zeste de poire, que « peu importe la mort des va-

gues humanités si par elle s'affirme l'individu. »

« Était-il ivre ? Peut-être. Certes, on ne saurait attendre de ce monsieur quelque pensée bien sérieuse. Mais cet avis, formulé au banquet d'une revue dont le directeur, Léon Deschamps, est un sain et un honnête, cet aphorisme monstrueux n'est pas seulement l'expression d'un sot : Il est surtout le fait d'un misérable. »

« TABARANT. »

Je revois encore, après quinze ans révolus, notre marche à travers les labours, notre rencontre à la Mare Adam : je sens la terre humide qui collait à nos chaussures, tandis que des vols de corneilles cessant de picorer les semences prochaines, fuyaient en discordant leurs cris aigus. Et dans cet après-midi brumeux, cette fin d'automne qu'embaumaient les feuilles mortes, la glèbe frais

remuée, nos témoins, MM. Duc-Quercy, Alfred Valette, Henri Turot et Robert Scheffer, traversant les guérêts en file indienne, avec la peur manifeste de se crotter, le duel, puis, à la tour de Villebon, le procès-verbal d'usage et la réconciliation qui s'en suivit. Depuis ce 14 décembre, où Tabarant et moi montrâmes l'un à l'autre incontestablement notre gaucherie au pistolet, nous n'avons cessé d'entretenir un commerce d'art et d'amitié. Nous avons lutté côte à côte, pris parti dans l'Affaire, joué avec une candeur furieuse le jeu de la troupe circoncise, en ce bluff colossal. Nous avons, au lutrin de la Libre-Pensée, chanté les répons maçonniques. Nous avons servi la messe — peut-on dire — de l'abbé Charbonnel et admiré les harangues de Marie Bonnevial. Nous avons applaudi comme il sied les atellannes shakespeariennes de Mme Nelly-Roussel, ouï des

cours d'avortement, porté à Etienne Dollet des églantines rouges et suivi les déductions de M. Armand Charpentier sans choir dans le barathre de la neurasthénie ou les abîmes du coma. Des récompenses nous furent imparties. M. de Pressensé, promu à la députation du Rhône, le « martyr » Picquart, sacré ministre de la Guerre et dépassant les « fils d'archevêques » en morgue, en obscurantisme, en esprit rétrograde, laquais des vieux partis qui le méprisent, persécuteur des humbles qu'il dégoûte.

Un youpin décoré porte sur sa poitrine
Le signe de l'honneur large de quatre doigts.

Dans la rosette copieuse de ce mille-pattes nous admirâmes la consécration bourgeoise de notre combat pour l'affranchissement intellectuel, pour la conquête de la justice et la maturation de la bonté. M. Blumenthal, crucifère de la Légion d'honneur, M. Lévy, bibliothé-

caire, ce bon Melchissédech de la rue du Caire et son voisin Dreyfus de la rue d'Abouhir, mangeant notre pain au théâtre, dans les journaux, partout où l'on a quelque chose à prendre, quelque miette à glaner, quelque provende à cuire, sans parler des juifs catholiques et royalistes qui donnent au pape leur avis quotidien sur l'orthodoxie, voilà quels grands spectacles ont rémunéré l'effort que par la plume, la parole et même par l'épée, aux grands jours de l'Affaire, Tabarant, Charles Malato, Alfred Naquet, Octave Mirbeau et ce grand Zola qu'insultent, à présent, les vieilles baderne et les jeunes sicaires du Nationalisme, les métèques del Sarto ou Grégori, ont donné ceux qui ne demandèrent à leur prise d'armes ni les honneurs qui déshonorent, ni les compromissions qui dégradent, ni l'argent qui asservit. La bataille fut rude. Pour les braves qui n'y cherchè-

tent que lauriers, les lendemains peuvent sembler tristes, pour les autres qui firent leurs orges à l'issue du combat, pour les arrivistes, les gagne-petit, les gens de négoce et d'intrigue ils sont pleins de joie et de fruits et de récoltes grasses. L'orgueil de combattre pour la justice n'est pas un légume qui nourrisse et délecte l'estomac d'Israël.

De la mêlée où nous frappâmes si dru sur les obscurantins et les ci-devants pour complaire aux bedeaux de la Libre-Pensée, Tabarant a ramené un beau livre. Ce qui subsiste de nos haines, de nos conflits, de nos erreurs et de nos espérances, le diamant cristallisé aux parois de l'athanor où bouillonnèrent les passions, les colères et les enthousiasmes d'autrefois, c'est l'œuvre d'art qui, dans

sa forme impérissable, éternise la pensée des hommes disparus, les affections des races mortes. Qui se soucie, à présent, de la bulle Unigenitus, *et des questions de préséances entre les ducs et le Parlement? Cependant nous lisons avec le même goût et la même ardeur que les contemporains, les* Mémoires *de Saint-Simon, les* Provinciales *de Pascal. Les ridicules que Paul-Louis décerne aux grimauds de Florence, les* Pasquilles *de Louis Veuillot touchant le* Siècle *de Jourdan ou les estaminets de Thérésa, survivent à leur objet, comme la vipère figée dans l'ambre à qui Martial dévoua une épigramme.*

Quelques Visages de ce temps-ci *remettront sous les yeux des hommes à venir l'allure, le geste et la pensée intime des fantoches oubliés. Une épigramme immortalise, grâce à Tabarant, Dreyfus, Millevoye, et Deschanel, et*

Bourget, et Millerand. Ces inconnus de demain revivront dans cette jeunesse éternelle que confère le style à ceux qu'il a touchés.

Dur, appuyé, bref, aigu, taillé à facettes, voyant, brutal, celui de Tabarant frappe les yeux par une polychromie intense et des formes arrêtées. Ce n'est pas le portrait psychologique de Mlle *de Scudéry, de Vauvenargues ou de* Mme *de La Fayette, alors que la sociabilité naissante engendrait de longs compliments, c'est une diatribe de guerre, un* sermo galeatus *comparable par certains côtés aux pamphlets de Cormenin, de Barbey d'Aurevilly, de Vermesch, aux satires de Veuillot et de Mirbeau, aux épigrammes de Chamfort, de Rivarol, de Suleau et de Champcenetz. La guerre civile est le génie de notre siècle, la raison suprême qu'il a de prendre les armes, ainsi que le proclame raisonnable-*

ment Anatole France dans son Farinata degli Uberti.

C'est elle qui anime encore le déclin de la civilisation française, empêche les modernes de s'enliser dans l'abrutissement final. Ainsi, les Visages de Tabarant *s'inscrivent autour de l'Affaire Dreyfus. Ils ont vécu la vie ardente de la revision, ils se sont acharnés à tous les duels entre la démocratie et le cléricalisme, entre l'esprit scientifique et l'esprit d'autorité, entre les hommes de l'avenir et les hommes du passé. Tabarant trouve pour blasonner ses adversaires des mots cuisants comme la mèche d'un fouet et qui impriment caractère. Il appelle M. Drumont « un Jésus pour anthropoïdes. Un hoquet sonne à ses oreilles comme un bravo. Il se salue lui-même de dos, de face et de profil. Il salue son image dans les pissotières, et rêve de graver son eucharis-*

tique portrait sur des hosties-primes, à l'usage de ses pieux lecteurs. » Il appelle Victorien Sardou « le Vaucanson du théâtre », Paul Bourget « l'eunuque indiscret et repenti », et dans ses romans il trouve « l'amour enseigné par un Abélard ». Paul Doumer est « le Jaune de la République, virtuose de la médiocrité dès qu'il se lasse d'être celui de l'intrigue ». Tabarant ne se refuse pas le couplet facile contre M. Arthur Meyer. La passion « dreyfusarde », toujours vivante en lui, fait qu'il méconnaît le caractère et la profonde originalité qui timbrent le directeur du Gaulois. *M. Arthur Meyer, en dehors de sa courtoisie et du bel accueil dont tous ceux qui l'approchent ne peuvent méconnaître la grâce et l'élégance, eut, dans ce temps d'arrivisme plat, de Rastignacs à la manque et de Juliens Sorel en carton, le mérite de vouloir et de réaliser pleinement sa vie.*

Tabarant crible de sagettes le groupe de gens qu'il n'aime pas ; il ne se fait guère d'illusions sur ses amis. « Dreyfus souffle à Déroulède les rimes riches du mirliton patriotard ». Il garde néanmoins une douceur entière pour M. Georges Clemenceau, « heurtant de son front bombé les fragiles idées de la foule et dominant de haut les misérables truismes de l'opinion », pour Jean Jaurès, dont « le verbe est orchestré puissamment et verse une harmonie tumultuaire, où il y a des chants, des plaintes et des cris », pour M. Combes, qu'il n'est pas loin de placer entre Caton et Périclès.

Le portrait moral succédant au portrait physique, le rôle social, politique ou artiste du personnage défini, Tabarant, par des trouvailles sans cesse renouvelées, par un bonheur soutenu de l'expression, déduit sans monotonie et sans fatigue une longue suite de carac-

tères et d'instantanés. C'est un moraliste. Mais il ne prend pas la peine de généraliser. Aux lecteurs de raisonner et de conclure, d'extraire les idées générales. Une vertèbre suffit à reconstituer le plesiosaure ou le diplodocus. Le portrait de M. Barrès ou de M. Jules Lemaître permettra sans doute à l'Histoire des temps futurs de revivre les ambitions de la bourgeoisie et l'arrivisme de la province pendant le dernier quart du dix-neuvième siècle, d'expliquer le boulangisme, de se représenter l'agonie et les suprêmes combinaisons du catholicisme sous le harnais du patriotisme, sous le masque de la tradition.

Outre sa beauté, sa valeur esthétique, le livre de Tabarant porte avec soi une grande et robuste leçon. L'auteur de

*l'*Aube, *cette page d'histoire, la plus documentée et la plus forte que possèdent les lettres françaises touchant les jours épiques de la Révolution, suppose chez son auteur une méthode historique, un esprit d'analyse, un goût des résultats positifs trop clairvoyants et trop exercés, pour que la bassesse des milieux démocratiques ne l'ait pas désenchanté de la foi républicaine. Toutes les formes politiques inspirent fatalement à des esprits avisés un profond, un égal, un irrésistible dégoût. La tyrannie du comte de Mun, celle de M. Gustave Hervé, ne diffèrent que par leur étiquette. Et vous pourriez, en substituant « franc-maçon » à « calotin », ou « Q. M. » à « cléri-cafard », employer le même article dans* la Croix *et dans* la Lanterne, *sans déplaire aucunement à l'abonné. Ce sont partout mêmes injures et même improbité. Les chantages du* Matin, *les gluantes invectives*

contre la gent Chaumié, font apprécier les mœurs du bagne et la courtoisie inhérente au monde vulgivague qui hante sous les ponts. A la lecture de certains torchons faisandés, on a l'impression d'entrer, comme dirait Flaubert, « dans de fortes latrines, redoutables quand on a la semelle de l'escarpin un peu fine », dans un lieu infâme où les boueux, les égoutiers, les collecteurs d'eaux ménagères prennent à plein seau leur ordure, la déversent mutuellement sur leurs visages et ne parviennent pas à se salir. Quel gredin peut être le directeur d'un journal révolutionnaire, exploiteur insolent, goujat et mirliflore, moitié calicot, moitié chaouch ? Quel imbécile peut officier devant la lettre « G », entre l'une et l'autre colonne, celui-là seul est apte à le comprendre qui connut de près ces mufles, ces ladres verts et ces pieds plats. Tabarant les approcha, sans doute.

Mais, regardant leur bassesse, leur hideur, leur ânerie et leur couardise à travers les teintes brillantes et les mirages de son esprit, il conserve, malgré tant d'horreur, une fidélité que plus d'un envie à l'espoir démocratique.

*Après l'*Aube, Quelques Visages *proclament ce que Baudelaire eût appelé son « goût pour la République universelle ». Hautain et beau pamphlet, qui pour le monde intellectuel accrédite ce qui vaut mieux qu'un polémiste, qu'un orateur ou qu'un apôtre, cet admirable artiste, le premier de tous — un écrivain.*

LAURENT TAILHADE.

QUELQUES VISAGES DE CE TEMPS-CI

GEORGES CLEMENCEAU

L'athlète du paradoxe. Une tête asymétrique de Vendéen du Bocage. Un front bombé de proboscidien. Des temporaux qui saillent. Un œil d'acier bruni, serti profondément. Les lèvres sont sèches sous les fortes moustaches. On devine qu'un puissant mécanisme de nerfs fonctionne à fleur de peau. Et le plus remarquable, c'est que dans l'ensemble ivoirin du visage se rencontrent les méplats, les

brides, les nœuds d'un visage du Japon. Tout cela s'ouvre et s'éclaire, et soudain s'assombrit et se clôt. L'homme, néanmoins, est de ceux qui volontiers se livrent. Son adolescence fut enjouée, mutine et studieuse. D'une famille de bleus, dès le collège il républicanisa. Fils intellectuel de Littré, il chérissait la Science. Mais l'Eloquence, tout de même, dut être sa première maîtresse. Très épris d'elle, il la présentait partout. Et quelle maîtresse étourdissante ! De la sagesse et de la frivolité. Une voix aiguë comme une épée et coupante comme un glaive. Des mots à l'emporte-chair. Du sel parmi du vitriol. Viviani a comparé cette parole à de la grêle crépitant sur un toit. Cela cingle et cela broie, aussi. Un réactionnaire disait : « Il mourrait sur-le-champ, s'il se mordait la langue ». Les grands frissons oratoires de la Convention, maintes fois la Chambre les a connus

par lui. Le rêche tribun qu'il offrit, vingt années durant, Manet l'évoqua de façon saisissante, défieur et placide, tête en arrière et bras croisés. Sa critique destructive ne connaissait nulle résistance. Il eût déjeuné d'un ministère et puis dîné d'un autre, sans apparent effort. Contre lui tous les opportunismes s'acharnèrent. Millevoye, benêt et canaille, l'accusa d'être vendu à l'Anglais. Un instant, même, on le vit disparaître, et l'on put croire qu'il avait sombré dans le gouffre sans fond de l'outrage. Et quand il repartit, à peine reconnut-on le terrible sagittaire, sous les traits d'un romancier candide et ingénu Au reste, se reconnut-il lui-même ? A publier des livres que l'on feuilleta sans ennui, il gagna sa vie et brûla sa fougue, jusqu'à l'heure où une grande cause le ramena dans la mêlée qui le réclamait. Lors il devint l'infatigable Centaure, pourchassant et atteignant

l'Iniquité. Il créa le Bloc, le mot et la chose. Et comme il s'allait reposer, au soir de tant de luttes, voici que le pouvoir lui échut, contraignant ce « vieux débutant » à discipliner ses instincts redoutables. Passe encore de démolir, mais bâtir à cet âge ! Et malgré tout, lorsqu'on tente de traduire synthétiquement cette silhouette multiple, c'est moins la figure du tribun ou de l'homme d'Etat qui tout d'abord apparaît, que la statue même du Paradoxe, ironique et dédaigneuse, l'œil et la lèvre en bataille, heurtant de son front bombé les fragiles idées de la foule et dominant de haut les misérables truismes de l'opinion.

HENRI ROCHEFORT

Le Saint-Evremond des cochers de fiacres. Un visage de vieille cocotte, avec quelque chose de jeunet qui est d'une impression pénible. Toujours on le dirait grimé. Sa houppe fameuse n'est-elle point en étoupe ? A peine la barbiche tient-elle au menton. Chez lui, où commence l'artifice ? Sa voix semble émise par la pratique de Polichinelle, un Polichinelle dont, depuis l'Empire, les ficelles n'auraient pas été changées. Est-ce Fallières qu'il engueule, ou est-ce encore Badinguet ?

L'encre toujours fut la même, une encre de corps-de-garde, encrassée d'épithètes centenaires. Du Paul-Louis Courier pour marchand de cartes transparentes. Les idées ? Peuh ! Des pirouettes ! Un journal, ce n'est pas une tribune : Un tréteau ! La parade du lendemain y fait oublier celle de la veille. Saute, marquis ! Est-il la crédulité, ou n'est-il que le mensonge ? Les deux, sans doute. De tous les partis il s'évade comme il s'évada de la Nouvelle, en jetant à l'eau ceux qui ramaient avec lui. Que trouverait-on, si l'on effaçait le maquillage dont il couvre sa pensée intime ? Mais que trouverait-on, si l'on grattait le vernis de ses faux Rembrandt ? S'il montrait un seul jour son vrai visage, que deviendrait sa popularité mondiale, tempérée par le mépris ? Popularité mourante, hélas ! A ceux qu'amusa son enfance tardive, sa sénile jeunesse donne des nausées. L'hiver venu, grince la

girouette. Son rire fêlé, ce n'est plus le grelot qu'agite le bouffon, mais plutôt la sonnette que secoue le lépreux. Elle avertit et l'on s'éloigne. Sur le dos de quel parti fera-t-il sa culbute finale ? Le pauvre vieux l'ignore et voudrait bien le savoir. Peut-être s'en ira-t-il dans un sanglot. Tous les reniements épuisés, peut-être le verra-t-on se renier lui-même. Et peut-être aussi finira-t-il dans de l'eau bénite, une eau bénite qui sentira furieusement la putain.

JEAN JAURÈS

L'homme-orchestre des grandes symphonies sociales. Une tête de triton sur un buste court d'athlète gras. Une mouvante face saturnienne que de temps à autre un tic nerveux fulgure. Des yeux gais et vifs, ingénus et distraits. Des joues poupinement fraîches, avec, dans une barbe dont le tannin s'argente, un trou d'ombre d'où surgit une éloquence pourpre. Le dos et le ventre ont comme des bourrelets de graisse, qui ne sont que les replis d'un vêtement mal ordonné, boutonné à la

va-je-te-cogne, et dont les revers sont lustrés, parfois. Ne serait-il pas resté pion, s'il n'était devenu grand homme ? Le hasard est au service des dieux. Barbiste et normalien, longtemps il fut l'élève bien sage, dévoré par les seules joies du palmarès. Or, on l'appelait le « politique », déjà, et l'on contait qu'il se gargarisait de mots sonores. Les pauvres débuts, que ses débuts oratoires ! De lui, la Chambre de 85 ne retint que son air gauche et ses ongles en deuil. Si bien que quarante mois plus tard, l'élu de Carmaux apparut comme une figure toute nouvelle. Au normalien gorgé d'encre, un homme venait de succéder. Dans sa thèse latine pour le doctorat, un éloge du socialisme fleurissait, et il avait défendu contre Lafargue l'idéaliste conception de l'histoire. Nul ne soupçonnait le prodige de sa parole, pourtant. Révélation merveilleuse ! L'organe est aigre et haletante la respiration,

comme la période. N'importe ! Le verbe est orchestré puissamment, s'épand en une harmonie tumultuaire, où il y a des chants, des plaintes et des cris. Ce n'est ni Mirabeau, ni Lamartine : C'est Wagner. Et quel envol ! Un albatros. Sans doute, presque physique est le besoin de parler, en ce monstre de la parole. Il est le verbomoteur décrit par Charcot. Sur ce trépied qu'est la tribune, sa chair doit connaître les transes des sibylles. On a devant soi l'aïssaoua ou le derviche tourneur. Gambetta ne secrétait de l'éloquence qu'étant debout. Lui, mû par la folie verbale, en secrétérait sur le dos, sur le ventre ou la tête en bas. Logorrhée torrentielle, dira-t-on, et inlassable gargouille. Logorrhée précieuse, alors, et gargouille enchantée. Le flot ne roule pas que des arpèges, en effet, et les idées s'y pressent, vêtues magnifiquement. Par elles s'allégèrent les massives doctrines

de Marx, et ce fut l'école du plein-air, succédant à celle du clair-obscur. En vain ses adversaires plaisantent-ils son fuligineux idéalisme, l'apocalyptique imprécision de son panthéisme social. « Ce n'est qu'un George Sand poilu », taillait certain jour le stupide Motte. Imbécile ! « Depuis quand, disait Musset, depuis quand la poésie ne peut-elle monter en croupe derrière l'action ? Depuis quand l'Humanité ne peut-elle aller au combat comme Tyrtée, avec son épée d'une main et sa lyre de l'autre ? »

EDMOND ROSTAND

Le jongleur du Pont des Arts. Un adolescent de quarante ans, frileux et fragile, au torse grêle et au vertex désertique. L'œil ardent dévore entièrement le visage, un œil de belluaire plutôt que de comtemplatif. Le teint cireux est d'un élégiaque transi, mais sous la moustache circonflexe un joli rire fuse, le rire d'un garçonnet s'ébattant au soleil. Un officier de Saumur se révélerait au profil de cette taille élégante, et qu'on dirait corsetée, si la redingote mil-huit-cent-trente n'évo-

quait de prime abord une romantique figurine, quelque nerveuse estampe burinée par un Johannot. Néanmoins, sans peine on l'imaginerait exerçant une fonction vague et lucrative au Comptoir d'Escompte, que son brave homme d'oncle administre. Né d'un père économiste, il n'apprécia longtemps que les sereines beautés du « laisser-faire », les harmonieuses lois qui président à la distribution des richesses. Par bonheur, cet économiste occupait ses loisirs à traduire Catulle, et le chantre de Lesbie décida de la vocation de l'enfant. A vingt ans il cuisinait Ronsard et Musset. A vingt-cinq il commençait à se gorger de Banville, qu'il avariait d'un peu de Coppée. Après quoi, allègrement, il se lança dans la carrière : Clowneries et galimatias ; Cabrion et Calliope ; le Parnasse et Charenton. Une succession de « numéros » acrobatiques où il offrit en spectacle notre malheureuse

langue se cassant les reins. Tout de suite il eut un public idolâtre, et les triomphes qu'il recueillit furent hystériformes. Georges Thiébaud, nationaliste intégral, déclara que *Cyrano* compensait la perte des Deux Provinces. Le snobisme universel s'ébroua. Coquelin le nasigère claironna la gloire du poète. Sarah et Mendès l'assirent à la dextre de Dieu. A la vérité, peut-être les douze pieds d'un alexandrin sont-ils plus justement sa mesure. Son métier lyrique est à la poésie ce que l'Homme-Serpent est à la danseuse étoile. Des rétablissements de trapèze aérien, cela peut surprendre et récréer, mais cela ne saurait émouvoir. Fardées par ses soins, les vieilles rimes se livrent à des divertissements de petites folles. Poudré et musqué, et portant la mouche, son vers a les pieds mal soignés, comme les avaient les belles dames de jadis. L'enjambement y chausse des bottes de sept lieues, et les

chevillantes chevilles y atteignent l'épaisseur de poutres. Tel un miroir à alouettes, l'image qu'il fait giratoire scintille et fascine, mais on ne s'y laisse prendre qu'une seule fois. Nul dessin, sous la couleur qui gicle. Et la vision de ce pêcheur de lune est exactement bornée par un horizon de théâtre. Hors l'humanité sont ses héros, sans qu'ils soient pour cela surhumains, rappelant assez bien les marionnettes qu'il s'amuse à sculpter pour sa minuscule scène de Cambo. Il doit ignorer, je pense, la « petite mort » qui met en sueur les créateurs de génie, et son émotivité, sa vibratilité demeurent artificielles, aussi étrangères à la Vie que les aperceptions sociologiques et ouvrières de son économiste de père le sont à la vérité sociale et au frisson ouvrier.

PAUL DÉROULÈDE

Une trompette sous un crâne. Le nourrisson des buses. Très long, et comme allongé encore par une interminable redingote, à la fois peplum, oriflamme et drapeau. Tout à fait le Ratapoil de Daumier. Le visage est bon, sue la franchise et la sottise. Les yeux de ce buveur d'eau s'exorbitent et roulent comme des yeux d'alcoolique. Le nez rostellé voudrait être d'aigle, mais fait songer plutôt à un perroquet. La bouche est d'un triton souffleur de conque. Et, à califourchon

sur cette bouche, une moustache qu'un coiffeur franco-espagnol s'efforce de hérisser à la russe. A la boutonnière, le ruban rutile, plus large qu'un appât à grenouilles. C'est en 71 qu'il le ramassa, ce ruban, dans le rouge sang des Fédérés de Paris. La voix de cuivre projette une éloquence bredouillante, à la Mangin. A ce penseur cucurbitin les vocables sonores suffisent. Vessie lyrique, il se croit poète. Rimes faciles : France, espérance, drapeau, la peau. La Muse lui apparaît sous les traits d'une vénérable cantinière, et Pégase n'est pour lui qu'un vieux cheval d'escadron. N'est-ce pas au sommet des Vosges que resplendit le Parnasse ? La patrie qu'il chante est une mauvaise bête aboyeuse, mordant sans cesse les talons de l'étranger. Il la défend héroïquement, d'ailleurs, et chaque année le voit reprendre Strasbourg, sur la place de la Concorde. En Espagne, Galli lui portait de temps à

autre un peu de terre de France, afin qu'il pût marcher dedans. Hélas ! La France ne se soucie pas plus de lui que la Muse ! En vain sonne-t-il du clairon : C'est toujours un mirliton qu'il embouche. Il se flatte d'électriser les foules par la seule magie des promesses plébiscitaires. Illusoire attente ! Pour les candides gens qui l'écoutent encore, plébiscite n'a guère que le piquant d'un mot nouveau, comme appendicite. Que ne se contente-t-il de déchainer le rire, sans s'aviser jamais de se prendre au sérieux ! Pourquoi Guignol veut-il battre le commissaire, quand il lui suffit de gigoter et de faire des grimaces ? Lorsque ne bouffonne plus le bouffon, ses prétentions deviennent intolérables, et c'est ainsi que le public, trop souvent, se vit contraint de siffler le plus populaire d'entre ses grotesques, le grand nigaud tricolore, l'incoercible dadais national.

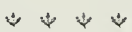
PAUL DOUMER

Le Jaune de la République. Un petit bonhomme aux yeux jeunes et gais, sous le quadruple ourlet de la patte d'oie qui en bride les avenues. Un poil brun piqué en brosse. Exactement l'allure d'un frétillant sous-chef de rayon. L'automatisme des mouvements durcit un peu les plus menus gestes. La main s'élance, poigne d'autres mains, revient et sans cesse repoigne. Trop poli, mais si honnête ! Il charma ses créanciers, d'abord, par ces poignées faciles et alertes (car les premiers

huissiers qu'il connut ne furent pas ceux du Palais-Bourbon). Et puis il s'avisa d'un plus sûr charme. Pour plaire à tout le monde, il faut être garce ou louis d'or. Que serait-il ? Lors passait Méline, qui tout aussitôt l'acheta. « Si ton ventre crie, serre d'un cran ta conscience ». Belle maxime pour le *Livre de mes Fils !* Le gras proconsulat d'Asie paya les dettes du député maigre. Chance unique : Cinq mille lieues le séparaient de l'Affaire, qui eût pu dissiper son halo d'équivoque. Au retour de là-bas, la mécanique des poignées de mains s'activa de plus belle. Quand nous trahira-t-il ? pensaient ses amis. Et il les avait trahis, déjà. Il se trahirait lui-même, s'il ne se tenait sur ses gardes. Iscariote, en lui, le dispute à Bonaparte. Que vaut-il ? Sa légendaire « puissance de travail » est surtout révélatrice d'une laborieuse impuissance. Le résultat de ses veilles, le voici dans le

creux de la main. Le moulin tourne et trépide, mais on en cherche vainement la farine. Pourquoi tant travailler, d'ailleurs, puisqu'il lui faut encore tant trahir ? Il va, vient, remue du vent, épileptique et véloce, comme s'il avait un paquet de pétards au derrière. La fatuité gonfle son cervelet en baudruche. Il est le virtuose de la médiocrité, dès qu'il se lasse d'être celui de l'intrigue. Parviendra-t-il au sommet, s'il continue d'échapper à l'abîme ? Qui sait ? Autour de nous flotte ce malaise dont il tire si dextrement parti. Où va-t-on ? Où ne va-t-on pas ? Joli tournant, pour un homme-girouette ! Ecrite par lui, l'histoire de demain serait évidemment savoureuse. Sachons donc prendre patience : L'avenir est à la trahison, comme toujours.

MAURICE BARRÈS



Un prince en exil : Car celui-ci fut « prince de la jeunesse ». Mais la jeunesse le répudia. Fut aussi l'un des princes de la Boulange, avant que d'être le député muet de la littérature. Sec, noir et safrané comme un pifferaro napolitain. Sous un crâne d'architecture sémitique, un bec d'oiseau s'élance, fluette cariatide latine, et sous ce nez arque une bouche à cigares chers. L'œil lunetté de bistre est morne, semble regarder très au loin, tandis qu'il s'hypnotise éperdument sur la façade

palais-bourbonnienne. La politique, en effet, est le violon d'Ingres de cet Auvergnat mâtiné de Lorrain. Mais Ingres était-il donc si piètre violoniste ? Orateur nasillard et « gnangnan », monotone et ennuyeux comme un phonographe. Le geste glace la déjà frigide éloquence. Flasques, les arguments tombent au pied de la tribune. C'est un veule, au surplus, bien qu'il se targue de professer l'énergie. « Une fille ! » a chuchoté l'un des Rosny. « Il se suce le pouce », avait dit Renan. Tout est artificiel et mécanique, en son œuvre : Un petit hoquet pour la douleur, une petite tension du diaphragme pour le rire, une petite secousse pour la passion. Aussi aura-t-il glissé comme une ombre sur notre époque, une ombre qui eut de jolis rehauts de couleurs discrètes, voire parfois de rouge éclatant. Ses débuts, pourtant, promettaient un sceptique averti, une

sorte d'anarchiste pour classe moyenne. Par malheur, le révolté mourut jeune, en lui, et l'homme qui naquit ensuite se contenta de cultiver l'hédonisme du moi. Et un troisième homme devait naître, après cela, le régionaliste empirique, et puis un quatrième, qui fut le nationaliste aux lourds horizons. Quel frégolisme ! Le cigare que volontiers il fume ne symbolise-t-il pas à ravir ses « manières » successives ? Naguère il fumait désinvoltement, et les volutes de fumerolles s'érigeaient. C'était transparent et fragile, mais cela s'enlevait dans un ciel curieusement irisé. Aujourd'hui, à peine aperçoit-on de loin en loin l'incendie fluorescent du cigare, comme s'il le fumait à rebours. Et dès lors, adieu les volutes ! La personnalité de cet homme n'est plus que de la fumée rentrée.

ALFRED DREYFUS

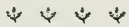
Le plus nationaliste des dreyfusards. Un cocardier dans le genre de Déroulède, assagi par la science de l'X. Une physionomie de pète-sec, qui de prime abord apparaît flou, et puis soudain laisse jaillir une silhouette délicate et fine, où s'inscrivent seulement quelques angles durs. Exactement ce que les sots dénomment une figure ingrate, parce que leur plus ingrat esprit leur interdit de la déchiffrer. Le profil est celui des Juifs de haute culture, burine un nez aux ailes frêles, à peine

sémite, et des lèvres dédaigneuses, muettes et serrées. Le frontal est vaste, étendu encore par un vertex aride, où végètent de courts cheveux qui furent blonds. Le rond menton est indéniablement alsacien, révèle ainsi cette hérédité métis qu'accusent encore certains traits, une accentuation temporale, des apophyses maxillaires, une oreille bien faite et peu détachée. Mais l'intérêt du visage est accru par le regard, dont la myopie tâtonne derrière le cristal du binocle, un regard qui est propre aux surmenés des grandes Ecoles, quelque chose comme un regard qui regarderait en-dedans. Certes, ce n'est plus ici le regard vitrifié de l'accusé de Rennes. Dans les yeux d'aujourd'hui se retrouve tout de suite le brillant élève de l'Ecole de Guerre, qui persiste immuablement en Dreyfus. Car telle est l'évidence ironique. Ce castré de Polytechnique n'eut vraiment apparence d'homme qu'au temps

où des coquins le retranchaient de l'humanité. En vain le fétichisme de quelques-uns s'en désolerait-il : Jamais plus ils ne reverront celui qui fut le Héros, si ce n'est à travers les mirages du souvenir. Comme il était beau, dans son île ! Ah ! les lettres au petit Pierre et à la petite Jeanne, les rugissements de cette immense douleur, presque animale à force d'être humaine ! Cependant Lazare, surgi du tombeau, se mit sur son séant et regarda sans voir. On s'est étonné qu'à Rennes il ne menaçât pas du poing ses bourreaux, grelottant de peur auprès de lui, qui grelottait de fièvre : C'est qu'il avait le petit doigt sur la couture du pantalon. Et à présent, décoré, replet et rose, voici reparu le pion d'état-major qu'il fut toujours. Armée, discipline, respect aux chefs, revanche, Prussiens maudits et chère Alsace : Dreyfus souffle à Déroulède les rimes riches du mirliton patriotard. La revision a pu libérer tous

les cerveaux — sauf un. Et voici comment l'Affaire ne put être que lointainement la sienne, et comment aujourd'hui encore elle se poursuit quoiqu'il ne le veuille et contre lui-même, sans merci ni trève, contre tous les ravaleurs de la conscience collective, contre tous les exaltateurs du militarisme professionnel.

HENRI BRISSON



Le Père-Conscrit du Palais-Bourbon. Une solide caboche berrichonne, au massif crâne celtique, où se nouent des pyramidaux accentués. Le front est cogitatif et la barbe philosophante. L'œil clair paraît assoupi, au-delà d'épais muscles orbiculaires. La bouche, sous le buisson blanc des moustaches toujours humides, a ce rictus labial qui prête de l'ironie aux circonspects. La totalité du visage est vêtue de cette indéfinissable grisaille qui valut à l'homme sa légende d'irradiante

tristesse. Gambetta disait : « C'est un expansif qui se surveille ». C'est peut-être surtout un emmuré par éducation. Son hérédité, du reste, est essentiellement basochienne, sélectionnée par deux siècles de codes moisis et de prétoires pisseux. Le père combattait austèrement la monarchie, du fond d'une sombre étude d'avoué. L'aïeul était un janséniste de guillotine. Est-ce à dire qu'il ressemble au huguenot lugubre que se plut à esquisser le douteux pinceau de Rochefort ? Aucunement. D'avoir fréquenté quelque temps chez George Sand, il lui reste une sentimentalité facile et chaude, que ne peuvent ignorer ses intimes. La petite fleur bleue de Jean-Jacques ne lui messiérait point. C'est un pur, sans être un puritain. Ce rigide n'est pas un frigide. Avec cela, sa vie est simple comme une conscience d'enfant, se partage entre le culte de la République et celui du noble jeu de

billard. Et puis il vénère Voltaire, presque farouchement. En 70, au foyer de la Comédie-Française transformé en ambulance, de très catholiques dames ayant injurieusement voilé le buste du virulent philosophe, il accourut indigné, arracha le voile et objurgua les sacrilèges. Eloquemment, sans doute. N'eut-il pas une réputation d'orateur, au temps où le café Procope retentissait du verbe républicain ? Mais sa dominante est un entêtement probe, quelquefois obtus. Ne l'a-t-on pas vu combattre, et jusqu'au vote final, la grande loi du divorce ? Aussi l'homme de gouvernement n'est-il pas complet, en lui, d'une massiveté que met en défaut l'infinie souplesse des circonstances. Il sait moins regarder de loin que regarder de haut. Et rien ne saurait être plus adéquat à sa nature unilatérale que la fonction présidentielle. Alors il est celui qui, d'un geste, apaise le puéril tumulte des pupitres. Aux

appels de sa voix âpre, tressaillent les mucilagineux gastéropodes qui s'agglutinent aux extrêmes bancs de la droite. Entre ses mains le coupe-papier est une arme redoutable, capable de casser net les lazzis d'un Lasies, auxquels font écho les dindonneries d'un de Dion. Sur les fonds durs de la salle des séances, sa silhouette se détache avec la netteté d'une vigoureuse eau-forte. Et lorsque, debout, il domine les six cents mandataires de la France, il atteint sans peine au symbole et donne aisément l'impression d'une intangible et immarcescible entité.

ARTHUR MEYER

Porc-Arthur. Un fils de la Gaule, comme Pollonnais l'est de la Pologne. Un faciès qu'on dirait sculpté dans un navet de Gennevilliers. Quelque chose du vieil usurier cossu, retors et grippe-minaud. Une chair de margarine. Des yeux las de tireur à cinq, sous lesquels s'accroche un nez en bec de corbin. Des lèvres en bourrelets, tel une crevasse de saucisse. Un crâne pénien, auquel des cheveux rares tressent une couronne prépuçoïdale. Mignard, vernis et puant, pareillement

qu'une cocotte au lendemain de sa ménopause. Fut longtemps humble comme un vase de nuit, avant que d'être arrogant comme un bidet de douairière. A tendre l'oreille vers ses débuts, on perçoit des tintements de porcelaine et des halètements d'irrigateur. Tous les chemins ne mènent-ils pas à Jérusalem ? L'Année Terrible le trouva complotant avec la valetaille du Deux-Décembre. Coups de couteau dans le dos de la France. Mais il sourit au Seize-Mai, tout de même, car il est volontiers de toutes les réactions. Chassant de race, on le revoit boursicotant aux Pieds-Humides, et puis emporté dans la tourmente du krach. Que de souplesse il lui fallut pour se faufiler dans le monde, après s'être illustré dans le demi ! On ne devient pas, du jour au lendemain, le plus méprisé ni le plus adulé des maquignons de presse. Le Roy et ses gens l'y aidèrent. A défaut de talent, il

avait cet esprit de chenil et d'écurie que prisent fort les d'Orléans et les d'Uzès, dont garde-chasses et palefreniers sont les authentiques ancêtres. Même on lui concédait quelque intelligence, bien que les reflets de son intellect n'eussent jamais dépassé la soie de ses miroitants chapeaux. Prince dans l'aristocratie des youpins, « la première du monde », il daigna s'encanailler chez l'autre. De l'alcôve il sauta dans la sacristie, d'ailleurs toute proche. Il tallia Rome et se révéla chrétien, rétrécissant délibérément son idéal hébraïque, avec le seul regret de l'inextensibilité de son prépuce. « Un père de l'Eglise ! » a dit de lui Clemenceau. Mais il ignora toujours les haltes du triomphe, et sa superlative prouesse, véridique et inouïe, son plus prodigieux tour de main, est assurément, pour notre joie et pour sa gloire, d'avoir su pétrir le « bol alimentaire » d'une des plus illustres maisons de

France, avec les débris de la cuvette que brisa le cul laborieux de Blanche d'Antigny.

EMILE COMBES

Le recordman du poing tendu. On dit « Monsieur Combes », comme on disait « Monsieur Thiers » si tant est qu'on puisse rapprocher du nom de cet honnête homme celui de cet assassin. On dit aussi « le petit père Combes », la sympathie du peuple aimant à s'affirmer dans ces épithètes familières. Et pourtant ce n'est pas une bonhomie falote qu'on épèle sur ce visage. Mais sans doute le premier abord prête-t-il à l'équivoque. On croit avoir devant soi la vieille baderne en retraite,

une rubescente silhouette à la Huard. Et voici que l'homme a relevé la tête, et qu'il regarde : L'équivoque n'est plus. Le visage qui apparaît est rude et sobre, avec des sillons révélant l'étude et l'objectivité. Les yeux gris clairs sont scrutateurs. Le nez, légèrement busqué, se charge d'une ironie interrogative. La barbiche pointe en bataille sur un menton de laborieux et de têtu. Et tout de suite, alors, s'explique la longue obscurité de ce combatif, tardivement projeté en pleine lumière. Sa physionomie conte ses longs vouloirs incompris. Que de drames intimes dans cette âme patiente et tourmentée, aux écoutes des appels possibles du pouvoir ! Depuis de longues années, peut-être, il travaillait à tuer en lui le dieu de l'action, comme les ascètes tuaient en eux le démon de la luxure. Qui sait si ce qu'il a donné ne fut pas le déchet de ce qu'il eût apporté vingt ans plus tôt ?

Certain jour Bourgeois l'avait sorti de l'ombre, et puis il était retombé dans le néant sénatorial. Mais il devait bientôt reparaître, et en lui, cette fois, la foule flaira « le maître de l'instant ». Ses énergies accumulées se détendirent. Providentiel, il terrassa la Providence. Tout petit il se dressa, déchira le voile du temple, sous lequel s'écrasèrent de puantes bêtes à bon Dieu. Il arracha et sapa, assainissant l'âme française. Et si, au soir de son labeur, ce tâcheron connut les hésitations et les lassitudes, la gratitude populaire ne lui en fit point grief. D'autres n'étaient-ils là, prêts à parachever sa tâche ? Qui pourrait désespérer, en effet, d'une démocratie où surgissent à point nommé de tels vieillards, cependant que s'apprête une jeunesse ardente, résolue à vaincre et sachant où frapper ?

LUCIEN MILLEVOYE

Le ravaudeur patenté de la trouée des Vosges. Un escogriffe dont la face ahurie et pirifome évoque à la fois Paillasse et Galimafré. Son schéma : une hampe coiffée d'un chapeau. Sa démarche hélicoïdale est d'une girafe qui serait ivre. En un temps on le surnomma l'« Eucalyptus », avant que le Palais-Bourbon lui eût décerné l'épithète de « Bassin de la Seine ». Tient dans les gazettes d'état-major la boutique à treize du patriotisme, drapeaux et galons garantis bon teint. Tutoie la France

comme s'il avait gardé Esterhazy avec elle. Phraseur spongieux, toujours semblant vouloir envelopper « l'ennemi héréditaire » dans le cercle vicieux de ses pléonasmes. On le pourrait représenter sous les traits d'un brave pompier patriote, chargé d'éteindre les incendies, et au besoin de les allumer. Abhorre les Anglais, les Patagons, les Allemands, et en général toute la sale clique étrangère, à l'exception, toutefois, du vaillant peuple béotien. N'abomine pas moins, pour tout dire, les sept dixièmes des bons Français de France, républicains et libres-penseurs. Entretient une perpétuelle alerte d'invasion, et voit en cauchemar l'armée belge franchissant la frontière, malgré la douane. Autrefois il voulut convaincre Rochefort et Clemenceau de félonie, la trahison ne cessant de hanter sa pauvre cervelle, et jamais il ne fut bien sûr de n'être point lui-même un vendu. La « traite » du nègre Norton, tirée sur sa

crédulité monumentale, ne l'a pas mis en garde contre les « bateaux » de la calomnie. La prudence comporte un rudiment de réflexion, et cet être gélatineux en est parfaitement dépourvu. Aussi est-il un précieux critère d'ambiante imbécillité. « Tâter le pouls de Millevoye », cela équivaut à flairer l'immonde croupion de certaines foules. Si tératologique est son amoralisme, qu'un avisé naturaliste offrit très cher de son squelette, son futur squelette de diplodocus attardé. Il fut tout naturellement avec les faussaires, parce que la vérité nue le déconcerte. Jaurès a dit que « vers lui les faux volent comme papillons vers une chandelle ». Mais vers cette longue chandelle nationaliste, ce qui vole, surtout, c'est la Sottise, tranquille, orgueilleuse et satisfaite, la Sottise qui d'abord fait joujou au long de ses interminables fémurs, pianote un instant sur sa maigre cage thoracique, cha-

touille après cela ses sèches clavicules, et puis s'épanouit sur l'entièreté de son visage de cuisse-dame, vomissant la Mauvaise Foi, l'Incohérence et le Mensonge, qui s'épandent sur toutes choses en une pluie de petits crapauds.

CAMILLE PELLETAN

Le Surcouf des Océans parlementaires. Un vieux loup de mer auquel il ne manque, piqué au coin de la gueule, que la brûle-bouche bourré de poussier. Le type supérieur du gamin de Paris, impulsif et ardent, aux dents aiguës et rieuses. Des yeux qui frétillent pareillement que poissons en eau claire. Un nez heureux de vivre, et sous les stalactites d'une barbe en brousse, la bouche lippue du généreux et du sensuel. Et tout ceci parmi des tics nerveux et des grimaces, qui ajoutent à la

curieuse guignolerie de cette physionomie sans cesse en mouvement. La tête, le dos et les bras semblent mus par des ficelles mal assujetties ou trop courtes, qui les gauchissent et les désarticulent. On croirait qu'il pose pour un dessin de Sem, parfois. Certains de ses gestes sont comme une indication caricaturale. D'autant qu'il est, avec ça, le Brummel de l'inélégance. Que n'a-t-on dit du raffinement de son débraillé ? Les méchantes langues vont jusqu'à prétendre qu'on lit à livre ouvert, sur son plastron, les menus de ses repas de l'avant-veille. Calomnie pure ! Jamais on n'y put lire d'autres menus que ceux du jour. Mais croirait-on là le signalement d'un paisible archiviste-paléographe ? Il sortit de l'Ecole des Chartes, en effet, ce grimaçant Gavroche, faillit même s'ensevelir dans la poussière poivrée des parchemins. La destinée le servit mieux, qui fit hériter le Palais-Bourbon de son

expérience d'archiviste. Tout de suite il déchiffra courramment l'écriture hermétique des budgets. Sa verve habilla la nudité des documents parlementaires. Il avisa la marine, où les vieilles routines marinaient, et le chartiste, à cet instant, dut faire appel à toute sa science pour épeler les chinoiseries des mandarins à cuirasses. Dans l'obscurité de la rue Royale, il trébucha longtemps. On l'admira marchant à l'abordage contre l'oligarchie maritime. « Hardi, pirate ! C'est pour la République ! » Mais dès qu'il fut ministre, cette admiration prit brusquement figure de haine. Surcouf devint un fauteur d'anarchie et un monstre de trahison. Quelle lutte féroce, bientôt, à laquelle il fit face avec sa meilleure gouaille, cependant qu'un syndicat de trafiquants s'épuisait après lui ! A dire vrai, n'était-il pas mal à son aise devant le lourd bureau de Colbert, symbole des routinières traditions histo-

tiques ? Dirigée d'en haut, la bataille lui convient moins que menée d'en bas. Alors son éloquence emprunte de la fantaisie à sa gesticulation de disloqué, grimaces et tics accentuant l'âpreté de ses ripostes. De forme un peu négligée, comme ses vêtements, ses polémiques d'écrivain s'avèrent spirituelles et massives. C'est d'un autre Camille, d'un Desmoulins dont on aurait coupé les ailes. Et l'on prend plaisir à le lire aussi bien qu'à l'entendre, soit qu'il fonce droit sur l'équivoque Doumer aux yeux bridés, soit qu'il retourne plaisamment sur le gril quelque nationaliste notoire, tel cet hilarant amiral Bienaimé donc le bec en derrière de poule met en joie la Chambre et qui, sous le noir de la redingote, fait penser à un garçon de salle vieilli dans la diplomatie des cabinets particuliers.

ANDRÉ ANTOINE

Le plantigrade de l'Odéon. Mal léché, mais génial. Il se mordrait, s'il se léchait lui-même. Sa lèvre en lippe semble tendue sur des crocs. Mais il n'est ainsi que par feinte, et patiemment il doit en avoir étudié le rôle, afin d'être prêt à le jouer au pied-levé. C'est plus volontiers de la douceur qu'inscrivent ses yeux gris, si proches l'un de l'autre. Peut-être ne faut-il voir en sa hargne qu'une timidité qui s'arc-boute. Le roulis de son corps sur sa patte gauche, qu'il exagérait en scène, exprime bien la

mentalité d'un hésitant sur la défensive. Le geste de sa main droite, pendante et comme morte, décèlerait une lointaine hérédité de chien battu. Cependant l'Ecole des Frères, qui le dota d'une belle écriture, ne parvint pas à truffer d'hypocrisie sa naturelle franchise. Même le petit gazier de la rue Condorcet ne voila jamais d'un mensonge son inexactitude bureaucratique. Sa vie de rond-de-cuir passait si loin de son rêve ! Seule la vie de théâtre lui apparaissait digne d'être vécue. Mais n'allait-il pas la vivre ? Fataliste, il attendait, sûr de sa destinée. Et au jour dit il se leva comme un homme appelé, touché au front par une grâce de miracle. Une irrésistible force dirigeait ses pas enchantés. Aussitôt la Bastille s'écroula, qui emprisonnait les libertés théâtrales. De l'air arriva sur les planches. A le respirer, tout Paris se grisa délicieusement. Au dieu inconnu l'on tressa des couronnes

d'apothéose. N'entendez point que ses toutes, dès cette heure, furent fleuries et sans obstacles. Quand il loua, rue Blanche, le local où s'élaborèrent ses premiers triomphes, le vide baillait dans son gousset et la faim faisait aboyer son ventre. On prétend que la vache enragée a des cornes : Non ! Des ailes ! Celles-ci l'emportèrent si vite et si haut, qu'à sa place tout autre se fût rompu les côtes. A peine se les froissa-t-il, pourtant, aux multiples tournants dangereux de sa gravitation fulgurante. De Montmartre à l'Odéon, que de cahots et que d'embardées ? Soudain la lippe s'accentuait, sur des crocs plus prompts à l'attaque. La hargne s'enrageait, faisant s'enfuir les pires audacieux. Son théâtre, cela devenait la caverne du Cyclope. Heurtés de gueulements, les échos des coulisses révélaient l'extrême diapason auquel puisse atteindre l'art de gueuler. Frénésie de timide, que son génie

tourmente ! Le poète n'est pas le seul écorché-vif, et il est tant de farceurs qui, sans accoucher jamais, crient comme femme en gésine, qu'on doit être indulgent aux créateurs qui geignent et qui hurlent, à tous ceux qui s'immolent pour faire passer en nous quelques frissons de beauté.

GEORGES MILLERAND

Le Latude de la prison de Saint-Mandé. Imaginez un premier clerc maîtiné dans l'âcreté des procédures. Est-ce le labeur qui grisonna cette tête à peine quinquagénaire ? Est-ce l'anxiété des ambitions ? Le têche pilaire est planté dru sur un crâne rond, trop bien construit. Les regards, qui voudraient être acérés, louvoient et tanguent comme des regards de timide. Les lèvres sont fraîches, étaient faites pour le rire, qui depuis longtemps ne s'y promène plus. Car il est

l'homme clos, hermétique, le monsieur qui verrouille sa redingote lorsqu'il reçoit un ami. Sa rapide fortune est un exemple de ce que peuvent l'esprit de suite et la ténacité, dans un milieu de versatiles et d'impulsifs. Son travail fut toujours persistant et sourd, pareil à un travail de termite. Rien de vraiment supérieur ni de réellement personnel. Sa qualité maîtresse est l'absence d'enthousiasme. Il est pour le système des « réalités » : Un morceau de pain sur le radeau de la Méduse. Sa politique, c'est l'art de ramasser les miettes sous la table, sans gêner les convives. Il excelle à renverser les situations, à tel point que lorsque le voulurent juger les socialistes, ce furent les socialistes qui comparurent devant lui. Sembat nous l'a dépeint à ses débuts, « jeune figure crépue de garçon photographe, courant après Laguerre par les salles du Palais ». On le vit, certain jour, émerger de l'ombre

puissante de Clemenceau. Pieds-joints il enjamba celle, menue, du vieux père Goblet, et tout d'un coup se trouva sur les frontières de la Sociale. Dès lors les radicaux crièrent à la trahison, comme le devaient crier les socialistes, plus tard. Trahison ? Allons donc ! Il n'a ni la souplesse, ni le brio du traître. Ne sied-il pas d'admettre, plutôt, qu'il fut l'avocat de politiques successives, avec l'insincérité d'un retors notateur des Pandectes ? Il a plaidé pour, comme il eût plaidé contre. D'ailleurs il plaida contre, dès le lendemain. On l'a comparé tour à tour à un Robespierre qui n'aurait pas lu Rousseau, à un Vergniaud plus ramassé, et même à un Barnave moins femelle. Tout cela, vraiment ? Peut-être. Mais c'est surtout un honnête bourgeois, prenant très au sérieux la « position » où il se trouve, celle où le portent les circonstances, plus que ses talents, et qui est un bon avocat, et

qui fut un bon ministre, comme il eût été un bon clerc de notaire, un bon vérificateur des poids et mesures, un bon croupier de cercle, un bon tenancier de bonne maison.

EDOUARD DRUMONT

Un Jésus pour anthropoïdes. L'un des grands pourrisseurs de l'âme française. Dans une trogne qui semble avoir été pétrie d'un peu de boue juive du ghetto, le maquis d'une barbe qu'on dirait fausse, d'une barbe dont les spinescences vont vers un nez à désinence sémite, buissonnent aux oreilles et s'aventurent jusqu'aux yeux — les yeux à lunettes d'un petit usurier de Francfort. L'histoire de ce pithécanthrope est parallèle à celle de l'amoralité nationale en ces vingt dernières

années. Sa réputation naquit aux côtés du mouchard Stamir, chargé par l'Empire de tomber le lanternier Rochefort. Certain jour qu'il se mirait dans une glace, il recula d'épouvante et conçut l'horreur du juif. Révélation précieuse ! L'antisémitisme venait d'éclore, précisément, pet foireux de la Sociale. Notre homme le recueillit au passage et l'aromatisa d'eau bénite. Et sans perdre une minute il tambourina sa mission, exploitant avec un rare génie la haine des boulotteurs de son Dieu contre ceux qui le crucifièrent. L'art d'élever les youpins et de s'en faire cent mille livres de rentes ! L'Eglise applaudit bruyamment, et aussi l'Etat-major. (Sans parler de ses nobles amis, propres aryens, exploiteurs pieux et graine de traîtres). Puis il élargit ses gestes de rédempteur, et quatre années durant il s'honora d'être, avec les sauterelles, la désolante plaie de l'Algérie. De pâles maquereaux lui fai-

saient escorte, en ce temps-là, menaçant les honnêtes gens qui le voulaient culbuter à la mer. Toutefois il fit triste mine, inéloquent et pouacre, sous cette écharpe législative qu'en une heure de folie des électeurs lui avaient attribuée. A son insatiable fatuité sied mieux l'intimité du cabinet, où il vaticine dans un entourage d'adulateurs acroupis. N'est-il pas le prophète nouveau suscité contre Israël ? Névropathe de l'orgueil, il lui faut continûment l'hyperbole du dithyrambe. Aussi bien, toute fumée lui est encens, et d'où qu'elle vienne il la respire avec délices. Le boulevard émet-il une clameur ? Vite il accourt et salue. Un hoquet sonne à ses oreilles comme un bravo. Et il se salue lui-même, de dos, de face et de profil. Il salue sa juive image dans les pissotières, et rêve de graver ses traits eucharistiques sur des hosties-primes, à l'usage interne de ses dévots lecteurs. A

peine, pour sa défense, pourrait-on légitimement invoquer ses rares talents journalistiques : Sa plume n'est trop souvent qu'un ingénieux dévidoir. Ni circoncis, ni concis : Telle pourrait être sa devise. Et vainement tente-t-il de donner le change en clamant sans cesse « la France aux Français ! » D'un homme de France il n'a ni le visage, ni l'âme, et il est aussi loin des traditions et de la pensée françaises que Meyer l'est de la syntaxe et Esterhazy de l'honneur.

PAUL BOURGET

L'Eunuque indiscret et repenti. Le plus illustre des rates de lettres. Une lasse figure de dandy, ni mâle, ni femelle, éclairée chichement par des yeux aux regards tatillons. Fut d'abord précepteur dans des familles académiques, où il tenait le fin bout de la table, à mi-chemin de l'antichambre et de l'office. Aux Hydropathes, chez lesquels il fréquentait parfois, on le surnommait « Paul arctique » et « Carafe frappée », tant il était funèbre et au-dessous de zéro. A cette lointaine époque il vivait

dans un pauvre logement dont il astiquait frénétiquement les rouges carreaux d'argile, la moindre chiure de boue l'affolant. Il rêvait d'une redingote sans pli et d'un logis sans poussière, et ce piètre idéal, il le reporta tout entier dans son œuvre, maladivement. Il la voulut tirée à quatre épingles, époussetée et nette. Aussi parlat-il des femmes sans les approcher beaucoup. La poudre de riz n'était-elle pas encore de la poussière, salissante pour l'habit ? De là ses à-peu-près gynécologiques. Son érotisme demeure algide. Aux gymnastiques de ses amants il impose l'eurythmie, jusque dans la culbute finale. Ce ne sont que demi-frissons, quart-debaisers, quasi-frôlements, presque-étreintes. L'amour professé par un Abélard ! Ce prétendu stratège du cœur humain ne dut avoir que des curiosités malsaines de collégien timide. Fut-il jamais un « jeune », même au temps où Lemaître le sacrait

« prince de la jeunesse » ? A l'Académie, dont il resta longtemps le Benjamin, toujours il parut vieillot parmi les vieillards. Et cette sénilité précoce n'a pu que s'accuser, non moins écrite sur son visage que dans ses livres, depuis qu'il accompagne à la messe les dames plutôt mûres dont il enquêta les adultères, voici vingt-cinq ans. Destinée bizarre ! Ce castré sadique est aujourd'hui l'une des colonnes de l'Eglise. Ce psychologue pour grands couturiers professe à présent la sociologie réactionnaire dans la pénombre des boudoirs pieux. Après tout, n'est-ce pas logique ? Lorsque le bidet devient vieux, il se fait bénitier. Entendez-le, ce renifleur d'eaux de toilette : Il faut préserver la religion, préserver la famille, préserver la France. Préserver ! Préserver ! Une morale de capote anglaise ! L'esprit de la Révolution l'exaspère, « l'erreur démocratique » l'épouvante. Ah ça ? Qu'espère-t-il

donc ? Vaines sont ses objurgations et vaines ses colères. La Société de demain s'édifie sur des ruines que son menu geste d'épousseteur est impuissant à relever. Ses idées sont des fossiles curieux, oui, mais ce sont des fossiles, et plus encore que sa stratégie psychologique, si puérile, sa misérable stratégie sociale ne révèle qu'une fantaisiste conception de l'Homme et une morbide, une incurable incompréhension de la Vie.

ALEXANDRE RIBOT [1]

Le poteau-frontière des partis de réaction. Long comme un jour sans pain sous le ministère Méline. Un visage de violence et de passion, plus tourmenté qu'un paysage lunaire. Une mousse blanche ceinturant un crâne ovoïde. A travers une sorte de buée s'aperçoivent des yeux à la sclérotique rougeâtre. Le nez aquilin se recroqueville, un nez d'autoritaire désem-

(1) M. Ribot vient d'entrer au Sénat. Il n'est pas inutile, dès lors, de faire observer que ce portrait fut écrit tandis qu'il opérait à la Chambre.

(Note de l'Auteur).

paré ou d'ambitieux déçu. Les lèvres pincées sont avares de rire. Les mains fines, aux gestes fureteurs, décèlent une extrême préoccupation du détail. Tout jeune, son rêve ardent fut de requérir, Code en main, contre la race batracienne des justiciables. Cependant il ne fit que traverser la magistrature, les réquisitoires politiques l'approchant mieux de son idéal. Son assiduité parlementaire confine à la manie bureaucratique. Aux pires jours caniculaires, son ombre mince parcourt le vide ironique des couloirs. Il en est arrivé à n'apercevoir la France que dans l'exiguité de « l'enceinte législative », de même que les cabotins ne conçoivent plus la nature qu'entre deux portants. Tout en lui est faussé, d'ailleurs. Il voit torse, comme d'autres voient bigle. Cultive amoureusement les roueries politiciennes, et passe à bon droit pour le plus rusé des trappeurs parlementaires. S'il était

l'architecte du Palais-Bourbon, sans doute le sèmerait-il de pièges-à-loups. Voyez-le tourner la tête de droite à gauche, en haut et en bas, mesurant de l'œil la salle des séances : C'est que le vieux braconnier flaire le vent. Il eût fait une excellente doublure de Monsieur Thiers, dont il vénère l'exécrable mémoire. Certes, il n'étranglerait pas la République, cet impérialiste, mais peut-être ne lui déplairait-il point de la faire souffrir un peu. Aussi les réactionnaires utilisèrent-ils longtemps ses précieux services. Pour eux il joua le rôle du légendaire « serpent de mer », émergeant à tout appel des flots tumultueux de la politique, et déroulant la menace de son corps monstrueux. Le malheur, hélas ! c'est que ses derniers efforts l'ont brisé net. Hier, déjà, ce n'était guère qu'un moribond, en proie aux tortures de la phlébite, et ce n'est plus qu'un cadavre aujourd'hui. Et la réaction s'inquiète de ce long cada-

vre abattu sur elle, et dont les jambes se raidissent vers le Centre, dont les mains se crispent aux redingotes et aux soutanes du Ralliement, dont la tête fait boule-de-neige au pôle extrême de la Droite, ce cadavre pesant de tout son poids sur le meuglant troupeau nationaliste, que sa putréfaction prochaine semble devoir empoisonner.

JOSEPH REINACH

Un descendant de Jésus — par les femmes. La tête de Turc de l'antisémitisme. Une figure simiesque de Bourbon brun, qu'aggrave un nez à la Drumont. Pâle, avec des méplats estompés, des gris très doux, qui évoquent une esquisse de Carrière. Barbe bleue, veston noir, gilet blanc. De lourdes paupières de noctambule. Des mains potelées d'archevêque goutteux. De loin, c'est un singe. A mi-chemin, c'est un juif. Et de près, c'est un homme, presque. D'une impavidité qui semble défier l'in-

jure. Un timide, avec des hardiesses dont s'effraierait maint audacieux. A l'orgueil de ses origines et voudrait être yourre, s'il ne l'était point. Longtemps il fut l'Impopulaire, avec un grand I, le bouc émissaire chargé de tous les péchés de la République et d'Israël. Il en tenait le rôle avec une morgue méprisante, et non sans quelque grandeur. Mais il en souffrait, au fond de lui-même, en sentimental qu'il est, et en tendre, et plus d'une fois il dut étrangler des sanglots et ravaler des larmes, dans cet hôtel de l'avenue Van-Dyck qui sue la magnificence et l'ennui. Alors il oublia la muflerie ambiante en besognant sans relâche, astreignant sa plume à des labeurs de bénédictin. Né pour un journalisme médiocre et des catilinaires sans éclat, il eut l'inattendue fortune de s'élever jusqu'à l'histoire, si bien qu'on lui devra quelques-unes des plus fortes pages de ce pauvre temps-ci. Et cette

histoire, ce fut celle de l'Affaire, de cette Affaire qui faillit valoir une virginité nouvelle à la France, devenue femelle à soldats. Car tandis que les plus bourdonnants partisans de Dreyfus tentaient lâchement dans le silence, après une demi-victoire, il poursuivait isolément, lui, l'œuvre autrefois commune, rassemblant patiemment des miettes de vérité, avec une obstination de fourmi noire, s'appliquant à rouvrir un abcès que d'autres s'ingéniaient à résorber. Henry et Reinach, c'est le rasoir et le bistouri. Le rasoir ne provoqua qu'une hémorragie passagère, un simple saignement de nez nationaliste. Il faut reconnaître que le bistouri fut plus énergique — et plus décisif.

PIERRE LOTI

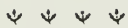
Le Jules Verne des priapées cosmopolites. Sertis au ras d'une chair thé, des yeux de joli chat, coruscants et immobiles. Des lèvres qui semblent un fruit des tropiques. Gauche, avec quelque chose de désarticulé, et voire d'inquiétant. Sa démarche a le tangage des navires, et de mon frère Yves. Nostalgique et las, il promenait par les Océans ses vices de marin lorsqu'il s'avisa de noircir des pages. On connut à la fois ses triomphes et ses débuts. Bibliques, ses héros plurent

à la mère Adam, qui les poussa dans le monde. En pleine floraison du naturalisme, on fit fête à ce visiteur de terres lointaines, qui apportait en son bagage de multiples frissons nouveaux. L'officier de marine put bientôt parader à son bord avec la redoutable épée académique. Et nonobstant il ne donne pas la sensation d'un homme heureux, ce romancier pour qui la gloire fut si munificente. Son visage d'hypnotique n'exprime que rarement la gourmandise de vivre. « Mon mal m'enchante », a-t-il pris pour devise. Agnostique, il n'attend le salut que du nirvana final. Ni Dieu, ni rien : Ainsi se résume l'Evangile de ce négateur, qui fut d'abord calviniste. Une sorte de nietzschéisme somnolent et passif. Il n'est de bon que le rêve ! Aussi s'évade-t-il allègrement hors du réel. Tel Guillaume II, il se complaît aux mascarades de costumes, déplorant seulement qu'une âme étrangère

n'habite point le vêtement étranger. Jamais il n'ouvre un livre, et il se vante de ne rien avoir lu. Au fait, se relit-il lui-même ? Non, bien sûr, car il est le maître incontesté de l'incorrection, par contre enrichie de couleurs incomparables. Sa littérature évoque les défuntes liqueurs de Madame Amphoux. Il y a de tout, là-dedans, du camphre et du benjoin, de la cantharide et de la camomille. Cela fleure le désir, mais cela l'émousse. Ses femmes fantômatiques ont-elles un sexe ? Sous la jupe ou le kimono, existe-t-elle vraiment, la bouche oblongue, aux doubles lèvres ? A peine les approche-t-on qu'elle s'évanouissent dans l'inréé. Une féminité vue à travers des fumées d'opium, des griseries de haschisch. On pourrait dire qu'il a été le Passant, voluptueux et cruel, abandonnant ses pantelantes victimes sur les grandes routes du globe, et ne gardant d'elles qu'un parfum de chairs exotiques. Mais

il lui sera tenu compte, à ce chemineau d'amour, d'avoir livré à notre sensualité frémissante d'inoubliables poupées tanagréennes, comme aussi d'avoir fait vibrer de délicates parisiennes à l'unisson de quelque petite sauvagesse jaune, bistre ou noire, femme quand même, rapprochée de notre névrose par le rêve et par la passion.

MAURICE ROUVIER



Feu le grand argentier de la République. Un sexagénaire que l'âge n'a pour ainsi dire point marqué. Tout juste observe-t-on, aux commissures, les rides creusées par le galop des douleurs et des amertumes. La moustache, qui fut parfois tombante, aux jours de lassitude, se plaît aux tortils qui la font en pointe et horizontale. La barbe emprunte à l'ironie de la bouche et des yeux, et tantôt elle fut veule, tantôt menaçante. Même elle fut tragique. Et après le regard, qui veille et épie, ce

qui retient est le roulement des épaules et l'encerclement du dos, qui dans certaines attitudes acquiert l'aspect d'une gibbosité, un dos qui doit avoir ployé sous le trop lourd fardeau des chiffres. Ses goûts d'adolescent le dirigèrent de prime saut vers les subtilités commerciales. Il sut l'art de déjouer la ruse caressante des Orientaux. Mais le Midi l'avait doté d'un verbe sonore et facile. Les Comités de Marseille lui firent des risettes. Il prit plaisir à arracher quelques-unes des plumes d'aigle d'ont s'adornait le croupion de Napoléon-le-Petit. Dans le déjà large sillon de Gambetta, il aperçut la bonne semence, qui pour tant d'embusqués devait être l'inépuisable manne. Et il le suivit. La République naissante le trouva prêt à parler et à chiffrer pour elle, et quand il vint siéger à la Chambre, il n'eut qu'à se rémémorer ses années d'apprentissage pour devenir aussitôt un incomparable

décortiqueur de budgets. En vingt ans, une demi-douzaine de ministères éprouvèrent sa gestion, entre des haltes de scandales. Les sales poignes de la police et de la magistrature le voulurent d'abord prendre à la gorge, pour le rouler dans quelque stupre immonde. Puis il connut le Panama des lâchetés et des trahisons, le perfide reniement des amis, le silence punais des sous-vétérinaires. Alors, nouveau Samson, ne tint-il pas qu'à lui d'anéantir le régime sous sa propre ruine ? Seuls, peut-être, les républicains d'avant-garde lui furent indulgents, à cette minute cruelle, et ils pardonnèrent ses erreurs à l'homme qui avait brisé l'épée de la Boulange. Aussi bien sied-il de considérer son stoïcisme de fière allure, son âme très laïque, sa simplicité toute américaine. Il serait presque sympathique, s'il n'avait toujours été l'avocat cynique des privilèges d'argent. Ecume fangeuse des origines !

Aujourd'hui comme hier, sur ses rondes épaules de coltineur, c'est la haute banque tout entière qu'il porte, et avec elle les inquiétudes et les espoirs de la bourgeoisie de réaction. Il ploie et craque, mais son entêtement le fait se redresser tout de même. Il n'aura point cédé, s'il tombe et s'écrase ! Energiquement il s'arc-boute, s'efforçant de retarder l'inévitable chute, cassant à angle droit son rachis robuste encore, et tandis que ses clients s'angoissent ou s'épouvantent, il continue de sourire, lui, observe et ironise, opposant aux événements son scepticisme de vieux parlementaire, s'amusant à douter contre l'inéluctable et attendant avec une curiosité néronienne la catastrophe sociale qui les fera s'écrouler sur lui.

ALBERT DE MUN

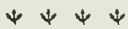
Le cuirassier fourbu de la réaction. Un grand dominicain sec et froid, dissimulant une figure d'église dans l'ombre d'une moustache de caserne. Une main sèche de prélat rageur. Petit-fils d'Helvétius, longtemps il s'efforça d'expier cette ascendance épicurienne. A vingt ans il endossait la cuirasse, comme d'autres revêtent la bure. Mais il se proposait moins de défendre la Patrie que de monter à l'assaut de la Société. Prier avec le soldat pour mieux combattre avec le prêtre : Ainsi

s'exprimait sa passion militante. L'Evangile selon le comte de Chambord ! Et bientôt, l'épaulette agressive, il se dressa contre la République, non sans avoir canardé la Commune, en digne champion de son Christ. La question sociale, il la voulait résoudre par la prière et par le glaive. Il souhaitait que les corporations du travail devinssent les dociles milices de Rome. Pierre l'Ermite des dernières Croisades, il rêvait de vivifier de sang ouvrier les boyaux mystiques du Sacré-Cœur. Et sur l'heure le socialisme chrétien fut imaginé, falote caricature de l'autre. Le pain de l'âme, avec un peu de bifteck dessus ! Notre-Dame de l'Usine greffa les maigres journées de salaire sur de grasses journées d'indulgence. Il parut que le forgeron de la paix n'allait plus forger que pour le paradis. Au pis aller, ne serait-il pas possible de faire sacrer Marianne à Reims ? A la Chambre, enfin,

sa voix d'imprécateur se fit entendre, et ce fut un régal pour ceux-là mêmes qu'elle vitupérait. Un maître de la chaire se révélait à la tribune. On s'étonna que sa redingote n'eût pas l'ampleur d'une lévite. « Messieurs », disait-il, et l'écho rectifiait : « Mes frères ». L'exorde annonçait un prêche, et la péroraison laissait l'impression d'une charge de cavalerie. D'abord la parole était psalmodiante. Les gestes brefs bénissaient chacune des syllabes. Les périodes se déroulaient calmes, rectilignes comme un jardin de janséniste, un jardin sans fleurs. Et puis accourait l'armée des idées, galopante, portée sur des phrases musclées et rapides, pendant que s'élevait la voix, claironnante et dure, une impérieuse voix de commandement. Et il advint qu'un jour cette grande voix se tut, cette éloquente voix de cuirassier du pape. La Chambre ne revit devant elle que l'ombre de celui qu'elle avait tant

écouté. Le tribun sacré n'était plus qu'un vieillard las, atone et mélancolique. Miracle ou sortilège ? Tandis que Léon XIII lui cassait les reins, ses appels à son Dieu, muet et sourd, avaient brisé ses cordes vocales. Naguère si ardente, cette bouche n'émettait à présent que de rauques accents d'arrière-gorge. Sa voix nouvelle semblait une indistincte phonographie de l'au-delà. Et c'en est fait, désormais, de cette personnalité si curieusement archaïque. En demi-solde est le vieux Croisé, et c'est avec tristesse qu'il songe aux luttes anciennes, l'œil morne aux aguets vers les cieux, dans l'attente de cette fulguration céleste que tant de fois appela sa pieuse colère, ce tonnerre de Dieu qui pulvérisera quelque jour la pensée moderne, et avec elle la multitude grandissante des incroyants et des blasphémateurs.

EUGÈNE BRIEUX



Le Christophe Colomb du poncif. Figurez-vous un Saint Jean-Baptiste des Noëls de l'Obertamergau, tenant à la fois du pâtre et du joueur de cornemuse. Un gaillard blond et rose, frisé pareillement qu'un marié chez le photographe. La solide carrure et les yeux bleus d'un charcutier chanteur de romances. Il naquit, il est vrai, dans ce vieux quartier du Temple où dix mille ouvrières vivent de deux sous de frites et d'un couplet. Son brave homme de père menuisait,

fabriquait des boîtes pour emballages. A ses côtés le frisottant blondin menuisa. Tout à fait comme dans les tableaux de Sainte-Famille. L'Enfant Jésus, parfois, allait à l'école, chez les bons Frères. De savoir lire, et même un peu écrire, ça sert toujours. Et de fait, plus tard, ça devait lui servir. Le fils de l'emballeur s'emballa, quitta la maison paternelle. Il pressentait qu'une mission lui était dévolue, et la cherchait éperdument. Mais longtemps il s'égara. En mains son certificat d'études, il fit à Rouen du journalisme pâle. Et soudain, sur sa route, il trouva cet ardent qui devait être Antoine. L'employé du gaz l'éclaira : La mission d'Eugène, c'était la régénération des hommes. Plus de brevet supérieur, plus de pari-mutuel, plus de nourrices, plus de vérole ! Rien que le théâtre, sérum universel ! Tout de suite il se mit à l'œuvre, et ce fut un bel apostolat. « Quart

d'apôtre », a dédaigneusement dit de lui M. René Maizeroy, huitième de psychologue. Assurément, la varlope est peu redoutable, que manie ce petit menuisier laborieux, et ce ne sont pas les copeaux qui tombent, ignifugés, sous son établi d'amateur, les jolis copeaux à friselures, qui jamais allumeront le bûcher de la Société bourgeoise. Mais on l'acclame tout de même, ce Tolstoï des familles, presque autant que s'il était un penseur audacieux et rare, et volontiers l'on est indulgent à ses diagnostics d'officier de santé, à ses prophéties de sociologue en chambre, comme aussi à ses yeux bleus, gais et candides, ses yeux aux regards courts, et qu'il croit capables, les pauvres petits yeux, de sonder un à un les cercles infinis de l'enfer social.

PAUL DESCHANEL

La Jolie Parfumeuse ou l'Antispasmodique. Du cosmétique sur du beurre très ranci. D'abord on hésite entre le moulage pour musée de cire et la tête à monter les bonnets. L'iris de l'œil est de porcelaine. La molle chair poupine fait penser à un maquillé de Sodôme. Les cheveux gras se plaquent rectilignement et la moustache calamistrée dessine au compas ses tortils. Mannequin vivant ou mécanique ingénieuse ? Mannequin fané, en tous cas, et mécanique vieillie. Le

temps a lavé le vernis, flétri les tons, mué en grimaces les grâces du visage. Les tempes se dénudent, les joues fléchissent, le discret menton tourne au rondouillard. Plus bas, le grêle cou se vrille dans le carcan du faux-col. Elle droit crisser, la mécanique ! Plus bas encore, le gaster pneumatise, s'enfle en grenouillette, inquiète l'élégance linéaire du gilet. Mais taisons-nous, car cette machinerie dissimule un homme. Un homme ? Qui l'eût dit ? Sous une redingote « Belle Jardinière », voici l'une des plus fameuses médiocrités d'à présent. Le vêtement est sans imprévu, s'appariant ainsi à l'intelligence : Des plis rigides allant de l'étoffe au cerveau. Un homme, vraiment ? Oui, puisqu'à mainte fille il apprit à vérifier le dénouement des *Liaisons Dangereuses*. Même, cet Adam pratique tenta la petite Eve Humbert. Non qu'il soit capable de quelque passion, de la pure à défaut de

l'autre. Son tempérament préfère évoluer dans les à-côté : Demi-fougue, demi-mesure, demi-sexe. Et puis, il a l'humeur chagrine des gens qui vont difficilement à la selle. Sa politique n'est-elle pas révélatrice d'une opiniâtre constipation ? Elle est de coupe étriquée, comme ses habits. De la confection vulgaire, exécutée par un tailleur pour dames. Il est vrai qu'elle lui vaut d'être, à cinquante-trois ans, le toujours jeune espoir de la patrie et de sa famille. Au prix de dissertation française qu'il obtint au lycée, s'ajoute l'accessit d'éloquence que chaque année lui décerne la Chambre. « Quel bel avenir il a derrière lui ! » s'est écrié quelqu'un. Sa mâle ambition n'est servie que par un génie femelle. Lorsqu'il récite un discours parlementaire, le public se hausse pour découvrir, au bas de la tribune, le trou béant du souffleur. En somme, on le verrait sans surprise déambuler par le Palais-

Bourbon, en jupe courte et la natte lui battant le dos, ainsi qu'une pucelle sur le retour. C'est tout à la fois un incomplet et un équivoque. Et rien n'est plus amusant que d'assister aux vains efforts de cet extravagant personnage, homosexuel de la République et qui, prenant sans cesse Marianne à rebours, s'étonne ingénument et se désole de ne point parvenir à l'engrosser.

JULES LEMAITRE

Le joaillier des tares nationales. Dans un visage de vieille chèvre, de louches yeux encastrés, pareils à deux éclats de verre au fond d'une eau vaseuse. La tête fuit dans l'inélégant bâti des épaules, cependant que tout le corps s'en va de guingois, comme s'en va l'esprit. On dirait d'un Rabelais difforme ou caricatural. Est issu de cette Université qui, chargée de frapper des âmes à l'effigie de la France, met en circulation tant de pièces du pape. Il passa par le séminaire, à vrai dire, et il

en a gardé cette attitude anguleuse qui caractérise le prêtre et l'onaniste. Il croupissait dans les jupes de vieilles douairières lorsqu'il rencontra le sopha de la princesse Mathilde. Ce fut son premier tremplin. Il se parait de renanisme, en ce temps-là, et l'on croyait apercevoir la mine futée de Gavroche sous sa jeune barbe doctorale. Or, ce n'était que la grimace d'un cuistre s'ingéniant à tromper le public, voire à se tromper lui-même. Un jour vint où l'on sut ce que cachait le masque d'ironie, sous les blonds poils devenus blancs. Infaillible pierre de touche, le dreyfusisme révéla le bas titre de cette réputation. On vit le faux sceptique se muer en gobeur d'huîtres. Toutes les bourdes qui traînaient dans Paris obtinrent l'agrément de sa pauvre critique. Il se lança dans la rue, flanqué de braves imbéciles et d'intelligents coquins. Et ce fut la P. F. (la Putridité Française). Le

bonneteau et le lupanar célébrèrent le petit académicien de coups d'Etat. Bientôt l'empire des camelots lui parut enviable, à défaut du maréchalat des lettres. Il le conquit d'emblée et régna despotiquement. Poigne et pognon. Matraques garanties. Décervelages sur commande. Cartes électorales à la minute. Durant plusieurs années, des vidangeurs gagés par lui déversèrent les immondices torrentielles du nationalisme. La France faillit en être asphyxiée. Et puis, un beau matin, l'égout ravala le « parti », sauf à le revomir ensuite. Lui s'esquiva, subtil et véloce, non sans ramasser une forte « bûche » dans la cheminée de Syveton. Alors ce chef de bande, ayant échoué dans le crime, s'avisa de regagner le giron des honnêtes gens. Telle sort une salamandre du brasier, ne sortait-il pas sans dommage de l'ordure ? Encore un peu et l'on allait revoir la gouaille et la blague d'antan,

sous les blanches barbiches de la vieille chèvre. Basile revenant saluer le public sous le pourpoint de Figaro ! Il n'osa risquer cette pirouette, pourtant, et ses partisans s'en affligent encore. La foule, en effet, n'est-elle pas acquise aux histrions et aux cyniques, et ne l'eût-elle pas fêté, n'eût-elle pas acclamé le misérable qui revenait jouer pour elle la comédie du dandysme littéraire, après avoir publiquement tenté d'assassiner son pays ?

HENRY MARET

Le plus vieux bouc de l'ancienne bergerie radicale. Et un bouc puant et crasseux. « Crassus-Maret », a-t-on dit. De la saleté physique sur de la pouillerie morale — ou réciproquement. Le gardecrotte qu'est sa barbe ne connut jamais la herse d'un peigne. Roulés en façon de catogan, ses cheveux n'ont pas encore secoué leur poussière de 48. Spontanément on songe à un barbet qui serait tondu en lion, et l'on sourit en imaginant cet homme avec, au bec, la ronde sébile

du chien d'aveugle. A moins qu'on n'imagine l'aveugle lui-même, animant de menus coups de langue une clarinette aux sons clairs et guilleretts. Aussi bien possède-t-il un petit instrument de ce genre, dont il tire des airs alertes, narquois, vieillots un peu. Au temps où il radicalisait, il dédiait aux réacs des ariettes ironiques, et leur impuissante rage lui était motif à ritournelles variées. Pourquoi faut-il qu'il ait eu des malheurs, ce vieux birbe musical ? On avait vu rôder le tentateur autour de sa crasse, et bien qu'il fût innocent comme le bouquetin qui vient de naître, on suspecta sa chaude sympathie pour le Panama. Mais était-ce une raison, dites moi, pour qu'il crachât dans sa clarinette ? Amèrement il y saliva sur la République, sur ses idées d'antan et quasi sur lui-même. Un moment stupéfaits, les électeurs dont il menait le bal s'indignèrent et se refusèrent à pirouetter plus

longtemps. En vain se cramponna-t-il à leurs basques, avec toute l'énergie des désespoirs parlementaires. « Ils me fuient, s'écria-t-il un peu plus tard. Donc c'est moi qui les lâche ». Et il prit l'habile parti de triompher. « Je suis un sauvage, moi ! » Seulement, ce sauvage regrettait fort son ancienne case, là-bas, au bout du pont de la Concorde. « Quelle joie d'en être sorti ! » fredonnait-il. Et la minute d'après, il régalait d'une suppliante mélopée l'un ou l'autre collège électoral. Bonhomie vraie, bonhomie feinte, tout cela ne se confond-il pas dans le marmouillis de sa forêt pilaire ? Ce sauvage est maquillé comme ses congénères de la foire, et il n'en est guère de plus bourgeoisement civilisés. Un mandat de sénateur au bout d'une perche, et vous verrez refleurir sa sociabilité berrichonne. Puis il jurera ses grands dieux qu'il se nourrit exclusivement de lapins vivants et de rats

d'égout. Il a beaucoup d'esprit, malgré tout, et rien n'est plus notoire. C'est un Harduin qui a des lettres — les vingt-cinq lettres de l'alphabet. Quel dommage que sur un adroit dessin le piètre coloriste plaque des tons gourds et gauches ! « Un fils de la Hellade ! » proclament ses béotiens admirateurs. Vrai ? Ça, de l'encre grecque ? Oh ! Une chétive écriture d'instituteur primaire. Des mots las de s'être prostitués à tout venant. Une phrase qui n'a nul souci du rythme, et où l'hiatus ahane tout du long, asthmatique. Serait-ce donc qu'il est indispensable de ne point le connaître, pour le goûter à souhait, d'ignorer que son scepticisme est un artifice, un mensonge sa résignation et son détachement une feinte, et que les regrets, les rancœurs et les haines logent à l'étroit et se heurtent démoniaquement au fond de son pauvre cœur ulcéré ?

CAMILLE LEMONNIER

Le vrai Roi des Belges. On prétend même que « l'autre » l'admire en cachette, quand l'amour et la banque lui en laissent le loisir. Puissant et poilu comme un dieu, avec une encolure de taureau mythique. Le poil est roux et rousse est la chair, de cette rousseur d'orge mûre dont se régalaient Jordaens et Rubens. Derrière le binocle au large ruban s'ouvrent des yeux candides, clairs à l'égal d'yeux d'enfant. Mais ces yeux-là ont vu toute la vie, avec ses enchantements et ses horreurs. L'en-

semble est d'un athlète qui n'aurait point l'orgueil de sa force, et qui accomplirait des besognes d'Hercule, presque en se jouant. Il appartient à cette lignée de créateurs cyclopéens auxquels les Flandres durent maints miracles de beauté. Adorateur passionné de la couleur, qu'il étale franchement et grassement, travaillant en pleine pâte, sans redouter la rude franchise des tons. Robuste et délicat tour à tour, ayant « l'animalité humaine » d'un Rodin et le sensualisme lumineux d'un Besnard. Il peint avec la même probité les chairs en rut et les âmes en dérive. Aussi ses livres sont-ils sains comme la nature même, et seuls des magistrats nauséabonds purent y flairer parfois l'ordure. Ce n'est pas l'Art qui pue, c'est le Code. Interprète grandiloquent du panthéisme des choses, il communie avec la terre, les eaux et les arbres, inlassablement. Toutes les émotions du Cosmos retentissent dans son

œuvre. « C'est un mâle plus mâle encore que son *Mâle* », a écrit de lui Barbey d'Aurevilly. Et la vaillance de sa pensée n'est pas que littéraire. Il est de ceux qui aiment l'humanité pour elle-même, et qui la veulent heureuse, à la fois curieuse de vie et gourmande de vérité. Dans le combat contre le monstre qui veille à l'entrée de la caverne sociale, sans cesse on le vit au premier rang, où si rarement les artistes se tiennent. Sa plume creva le pustuleux masque du prêtre et disséqua la panse rebondie du bourgeois. Et dans ce Flamand au poil fauve la révolution belge n'est pas moins en puissance que dans le socialisme qui s'émeut là-bas, coalisant les misères ouvrières, menaçant de culbuter simultanément le trône et l'autel, le trône du trafiquant sadique par-dessus l'autel des calotins exploitants.

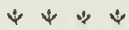
AMILCARE CIPRIANI

L'Enfermé d'Italie. Une longue silhouette de carbonaro ou de condottiere, truculente et sculpturale. Une légende en redingote ; le vivant symbole de l'Insurgé. La tête aux cheveux romantiques, coiffée de ce sombrero que l'Ecole de 1830 estimait très « couleur locale », correspond par certains côtés à cette esthétique « chromo » qui est celle de Monsieur Bonnat et des jeunes Anglaises. Mais la face est douloureusement belle, une face aux lits profonds, que rehaussent de violentes oppositions

de lumières. La barbe est un bloc jadis schisteux, qu'à présent strient des paillettes argentines. Méfiants, les yeux sont en embuscade sous l'épais abri des sourcils, tandis que la bouche aux solides dents et aux lèvres fortes accuse au contraire de la confiance et de la bonté. Et les mains aussi sont remarquables, des mains d'oisifs aux ongles souvent démesurés, à la chinoise. De loin, se profilant sur la grisaille du boulevard, cette statue de l'Insurrection est d'une beauté réelle et quasi-théâtrale. Les gestes semblent construire des barricades. L'œil ne regarde pas : il vise. Et l'on cherche involontairement le fusil. Hélas ! Amilcare n'a plus que sa canne, sur laquelle il s'appuie mélancoliquement, depuis qu'une balle turque lui fracassa la jambe. C'est qu'il ne batailla pas que dans les clubs, ce volontaire de la Liberté, toujours prêt à offrir son bras aux peuples travaillant à secouer

leurs chaînes. Dès quinze ans il suivait Garibaldi sur la route d'Aspromonte, et au lendemain du Quatre-Septembre il combattait l'Allemand à Montretout. Mais il fut surtout le pensionnaire des bagnes, et vingt années de sa vie restèrent la proie des geôliers, geôliers français comme Thiers, geôliers italiens comme Crispi. Et cependant, bien loin de lui garder rancune, ce Christ des Droits de l'Homme a pour la France une vénération qu'égale seule sa haine de l'italienne monarchie, cette monarchie jeunette qui, candidement, prend pour elle les acclamations adressées à l'ardente camarade latine, à cette démocratie transalpine dont la voix, un prochain jour, secouera la quiétude du Quirinal, de même qu'elle déchirera les échos vétustes du Vatican.

NICOLAS II



L'Idole aux sanglants stigmates. Un petit touquin aux yeux clignotants, des yeux mi-clos de bête nocturne. Laid comme un moujik avorté qu'aurait procréé l'ivresse d'un grand-duc. Une voix de chapelle sixtine. Le front bas d'un Botocudos du Brésil ou d'un Bochiman de l'Afrique centrale. Existe-t-il un rien de cervelle sous le crâne atrophié de ce Romanoff ? C'est plutôt improbable. Fils et petit-fils d'alcooliques, il hérita de toutes les dégénérescences. Hystérique,

on chuchote qu'il tombe du haut mal. Sa jeunesse grandit sur et entre les genoux d'une danseuse, la Krzcesinskaia. Tandis que son père et sa mère faisaient tourner les tables, il pratiquait l'astrologie et s'onanisait en contemplant la lune. Obtus et ignorant à l'égal d'un valet de pope. Il ignore tout de la Société moderne et se vante, avec Pierre Loti, de n'ouvrir jamais un livre. Secoué par sa névrose, tantôt il vagit comme un enfançon, tantôt hurle comme un convulsionnaire. (Cependant que ses proches, toujours ivres, polluent de vomissures la route de Paris à Monaco). Du même geste las il convoque une Conférence de La Haye ou ordonne un égorgement. Si tu veux la paix, prépare le massacre ! Il dit « mes enfants » aux paysans qu'il fusille, du ton de Thiers suffisant « mes amis » aux Parisiens canardés. Et lui aussi est le « petit père », le tueur frénétique et paternel, le bon papa

qui sourit d'une large gueule sanguinolente. L'adorable paternité ! Lorsqu'un tsar couvre sa femme, l'humanité s'en épouvante. C'est la peste coïtant avec le choléra. Un vêlement de tsarine équivaut-il pas à un désastre cosmique ? A quoi songe-t-il seul à seul, cet aztèque du Nord ? En proie aux tortures d'une « bombite » aiguë, ce patient étudie-t-il la pyrotechnie, comme un diabétique étudie la médecine du foie, et un dyspeptique celle de l'estomac ? Donne-t-il audience aux spectres dont son angoisse peuple le Palais-d'Hiver ? On dit qu'il ne dort pas et que sa hessoise épouse, qu'on représente droite et rigide en ses atours archaïques, pareille à une courtisane byzantine, évoque en ses cauchemars la tête sectionnée de l'Autrichienne. Quelles scènes pour un Shakespeare ! Et si quelque chose pouvait rassasier la haine populaire, ne serait-ce pas le spectacle de

ce couple suant la peur et claquant des dents, terré au fond d'un palais clos que la Révolution saura bien ouvrir, et où demain, peut-être, l'Hyène et sa Femelle fuiront éperdument devant le Bon Chasseur ?

GUILLAUME II

Mascarille, poète épique. Le totalisateur des névroses modernes. Quelque chose comme la fusion tératologique d'un régime et d'un temps. De la semence de dieu et de la fiente de monstre. L'ossature saillante du visage est d'un hypnotique en état de transes. La forte projection des mandibules exagère l'importante charnue des lèvres, et la si large bouche en paraît plus large encore. L'œil bleu s'ouvre à l'infini sous le casque du cuirassier blanc. Est-ce la paix ou est-ce la guerre ?

Le monde ne sait et attend. Et l'Homme attend, lui aussi, car il ne sait rien lui-même. Pour prendre patience, il dévore le paradoxe. Il s'en nourrit à son lever, où viennent des poètes et des capitaines. Il en déguste à midi, devant sa nombreuse famille assemblée, enfantine et caporalesque. Il en dîne et il en soupe, et c'est une cuisine de sorcières, une sorte de bouillabaisse où l'on peut pêcher au hasard des os ou de la viande. L'Homme ne sait rien, toujours. Sa main nerveuse aiguise l'épaisse touffe de poils qu'on prend de loin pour des crocs. On dirait, parfois, qu'il s'effraye d'être aussi terrible, et bien vite il se rassure en proférant de bruyantes menaces, pareil à ces peureux qui crient très fort dans la nuit. Son verbe césarien procède par parabole. Il ne parle pas : il prêche. C'est la voix somnambulique et lointaine d'un Croisé devant le Calvaire. A la fois prêtre et

auspice, il est l'associé direct de la divinité. Lui et Dieu ! Mais celui-ci, c'est Jéhovah le vociférateur, le vieux poilu cruel et canaille, et non pas le doux youpin de Nazareth. De là l'ignominieuse protection dont il couvrit les fantaisies sanglantes d'un Abdul-Hamid. Son épée est truquée comme la baguette de Robert-Houdin. Il en jaillit à volonté des éclairs, des cigares et des éventails. Sans cesse des forces contraires le sollicitent. Il se lèvera la nuit pour aller surprendre les savants — ses savants — et les enivrer de gloire allemande. Et le lendemain, secouant l'Epouvante, il fera défiler ses cinq millions de soldats devant la Civilisation consternée. On croit l'expliquer en rappelant qu'il est infirme et couturé de scrofules. Or, ce scrofuleux et cet infirme veille dix-huit heures par jour, sautant de cheval pour saisir un bâton de chef d'orchestre, courant au camp pour y jouir

de l'éclat d'un costume, baptisant dans le même instant un canon Krupp et une fleur. Est-ce Barberousse ou est-ce Lohengrin ? L'Homme et le monde le savent de moins en moins. Il est pour lui-même et pour tous l'Inconnu et l'Enigme. Ah ! Qui saura définir cet être multiforme, à la fois libellule et vampire, voletant sinistrement autour des peuples avec la prescience qu'un jour ou l'autre il devra boire le meilleur de leur sang pour nourrir la destinée de sa race maudite — fiente de monstre ou semence de dieu ?

ALPHONSE XIII

Le plus précoce des Mauvais Bergers. Un Petit-Poucet de la famille des Ogres. Combien d'hommes seront étranglés par cette poigne de gamin ? En lui se retrouvent toutes les tares bourboniennes, aggravées par le sang pourri des Habsbourg. Une tête piriforme, à la d'Orléans. Un cou très long, comme s'il s'était développé au fur et à mesure que le garrot en broyait d'autres. La face est terne, vieillotte et lasse. La lèvre lippue semble étirée par le dégoût héréditaire. Les yeux

ont cet aspect d'eau stagnante qui caractérisent les yeux de Marie-Christine. Il a d'elle, aussi, les mâchoires à violent prognathisme, des mâchoires d'élégant carnassier. Tout le monde ne peut pas être fils d'archevêque : Celui-ci n'est qu'un rejeton de moine. Sa mère était abbesse du chapitre de Prague. Elle en fit un filleul du pape et lui apprit à lire dans le Syllabus. Christine, c'est Christ. Le royal gosse grandit dans les bras décharnés du juif crucifère. Son directeur d'études fut un professionnel du crime, un général d'artillerie. Il voulut « qu'il connût tout », dit-on. Mais il ne connut pas le bourreau. Son malléable cerveau subit le savant pétrissage des Jésuites. De bonne heure il apprit à se complaire aux massacres que sont les chasses royales. Il avait sous les yeux, au reste, cette plaie morale de l'Espagne, la tauromachie. Le sang coule toujours au juste niveau

de l'ignorance. Durant sa minorité, la Régente assassinait en son nom, signant d'une blanche main les arrêts sinistres, et à son tour il signa comme père et mère, sitôt qu'il eut seize ans. Simple question d'atavisme. Les garrotteurs, jadis, ne couchaient-ils pas beaucoup avec les reines? Dans les veines de tous les Bourbons d'Espagne, il y a du jus de maint grand inquisiteur. Aussi le petit roi saura-t-il faire honneur à ses hideux ancêtres, et les cachots de Montjuich et d'ailleurs continueront d'être, sous son règne, les laboratoires d'ingénieuses tortures, les grouillants trils où la monarchie parquera le farouche bétail des passionnés de liberté.

"VISAGES" POSTHUMES

[*Quelques-unes des personnalités qui posèrent devant moi m'ont faussé compagnie. La mort les a prises, et tout porte à croire qu'elle les gardera. Aussi ne dois-je plus les connaître. Néanmoins on ne trouvera point mauvais que je reproduise ici, à l'endroit où, d'ordinaire, on isole les* a-parte *d'auteur, les portraits de quatre hommes disparus depuis peu, et inégalement célèbres : Waldeck, Goblet, Coppée, Sardou. Au demeurant, n'appartiennent-ils pas à l'histoire, dont je ne suis que le véridique truchement ?*]

(NOTE DE L'AUTEUR).

WALDECK-ROUSSEAU [1]

Ugolin. L'homme-énigme, à moins que ce ne soit tout bêtement l'homme-charade : Mon premier est Waldeck, mon second est Rousseau... Un gentleman élégant et mince, d'une élégance froide et sans imprévu. Le crâne est de rondeur toute bretonne, tissé de cheveux jadis châtains. Le visage est austère, avec cette bouche pincée et ce « nez sur l'oreille » que Moreno prête à Claretie. Et les yeux surtout retiennent, des yeux aux orbites

(1) Les portraits de Waldeck-Rousseau, Goblet et Coppée ont été publiés en leur temps dans l'*Action*, sous le pseudonyme de l'auteur, LE MASQUE ROUGE.

énormes, dont la courbe apparaît sous le derme légèrement plissé. Des « yeux de poisson frit » a dit Drumont, qui en a de mouches à bœufs. Comparaison lourde, car ces yeux-là vivent, mais tous volets clos. Ce sont des emmurés volontaires. Ils observent à travers leur prison. Et c'est pourquoi tout en lui est regard : le nez, l'oreille, la raie capillaire — tout, excepté les yeux. Il eut l'heureuse chance d'arriver à la vie politique à la chute des monarchies, libre de tout engagement envers le passé. D'abord il fut servi par la réputation de son père, probe avocat du barreau de Nantes, rallié à la République de Jules Simon. On l'ignorait encore lorsque « l'homme providentiel » lui confia l'un des mannequins de son Grand Ministère. Les vieux ministrables s'ébrouèrent, suffoqués. Son coup d'essai fut cette circulaire aux préfets, disant qu'il ne tiendrait nul compte des apostilles de

ses collègues parlementaires. Tout de suite on parla de « poigne élégante », et l'on sortit l'obligatoire cliché de la main de fer sous un gant de velours. Puis on goûta son éloquence, qui lui était fidèlement adéquate. Une parole blonde, nette et sobre, ayant le génie de l'expression propre. Pourtant on racontait que ses débuts d'avocat, à Saint-Nazaire, avaient été plutôt fâcheux. Quand il ne balbutiait pas, une extrême volubilité le rendait inintelligible. Ses amis ne lui ménagèrent point les critiques, et il eut le bon esprit d'en faire son profit. On assure que, nouveau Démosthène, il allait exercer son verbe dans le bruit de la mer, devant le pilote du môle, qui le prenait pour un chanteur. Paris le discuta moins que Saint-Nazaire. « Je suis l'homme de la Révolution tempérée », avait-il dit à ses électeurs, qui lui reprochèrent bientôt d'être « un Breton de la Gironde », ce qui lui valut l'éperdue

confiance des républicains. Certes, il la mérita, cette confiance, et il n'est nullement question de nier son œuvre. Mais les faits n'attestent-ils pas qu'il y a d'autres hommes dans le parti bourgeois ? Après trente années, il semble qu'à nouveau l'ex-avocat de Saint-Nazaire soit affligé de ce balbutiement qui humilia ses débuts. Même il bégaie. « Bée ! bée ! » faisait Panurge. Et devant le bassin du Luxembourg, comme autrefois sur le môle de Saint-Nazaire, voici qu'il s'ingénie à corriger cette voix qui tonnait hier contre les moines ligueurs et les liqueurs de moines, cependant qu'à la cantonade les réactionnaires, gargouillés d'un ultime et délicieux espoir, célèbrent en un alexandrin facile « la faute de Waldeck, la coulpe de Rousseau ».

RENÉ GOBLET

Le nain des grandes réformes — et des petits partis. Une sorte de vieux roquet rageur et poltron, une face blanche de dogue albinos, toujours grognant et aboyant au passage des molosses. Une tête balzacienne d'usurier, de ces Gobsecks de village dont Balzac a dit « qu'ils trituraient les âmes avec sérénité ». Sa vie politique offre le schéma d'une montagne russe. On le rencontre à tous les sommets que depuis trente ans essaya de gravir la République, et au fond de tous les culs-de-basses-fosses

où la réaction tenta de la précipiter. Que nous importe qu'un homme ait servi cette République au Seize-Mai, s'il la devait trahir le Dix-Sept ? Celui-ci est de ceux qui clamaient hier : « Marianne est trop jeune ! » et la jugent caduque aujourd'hui. Nulle ampleur d'esprit, et nulle noblesse d'attitude. En même temps qu'il supprimait avec ostentation quelques traitements de curés, jésuitiquement il interdisait au théâtre le frénétique *Germinal*. Et lorsque Zola, stupéfait, lui venait demander la raison de ce geste misérable, le gnome, du haut de son portefeuille, s'avisait de toiser le géant. Le voyage de Canossa fut sa promenade favorite. Il professait en maître l'art des contre-marches et des faux départs. Un pas en avant, deux pas en arrière. L'évolution le veut, paraît-il, que communément on représente par un serpent se mordant la queue. Et ce serpent-là s'appliquait à faire ramper la démocratie,

puis soudain se repliait sur lui-même pour la mordre à la tête. Cependant il donna longtemps le change. A côté du gilet à la Robespierre qu'éployait Floquet, il avait la petite cravate noire de Fouquier-Tinville, et une guillotine de poche pour ses demi-londrès. Cela suffisait. Aussi s'empressa-t-il de renier le parti radical dès que le radicalisme voulut être autre chose qu'un gymnase d'invectives parlementaires. Mais l'oubli public fut sur-le-champ la dure sanction de cette palinodie dernière, et c'est en vain qu'à présent, du fond de sa retraite prudente, du trou d'ombre où il cuit ses ambitions déçues, ses rancunes, ses haines et ses fiels, le vieux petit homme voudrait encore se hausser pour mordre, en étirant ses ankyloses. Les dents qu'il montrait autrefois sont pour toujours absentes, et ses impuissantes gencives secrètent inutilement de la bave, de la sanie et du venin.

FRANÇOIS COPPÉE

« Jeannot l'ouvrier », empereur des poètes amorphes. Le petit « menton bleu » des rimes pauvres. *Anus Dei*, disait Sévérine. Basané et recuit, l'air d'un « m'as-tu vu » de baraque foraine. Le rond-de-cuir qu'en sa jeunesse il chaussait, il s'en est fait une auréole. Fut le mauvais poète des Humbles, pour lesquels il eut de grimaçants sourires d'Assistance Publique. Sa Muse n'est qu'une fille repentie. Aperçut un jour l'œil de Dieu dans un bol de tisane. Découvrit la Bonne Souffrance et

lui donna pour pendant le Bon Patriotisme, édition d'Epinal. Adorateur perpétuel du crucifiement : La croix de Jésus, la croix de sa mère, et celle de sa sœur, et celle aussi de la Légion d'honneur. Achats de fonds de paradis. Se plaît à noter publiquement ses efforts d'ascension vers le ciel, avec la vanité d'un alpiniste. Sent déjà frétiller à son dos les ailes d'un séraphin. Son rêve est de faire, à la droite du Père, de la copie à cinq cents francs l'article. C'est Candide apportant à la culture de son jardin l'habileté commerciale d'un pépiniériste. Sa bonté d'âme équipolle à la bonhomie de feu Sarcey. Il est le monsieur qui gémit sur l'ahan des chevaux, devant l'écartèlement du révolté. A toujours sous sa plume le mot de Pitié, mais ignore obstinément celui de Justice. Boit l'égoïsme à longs traits gourmands, et puis s'écrie : « Que c'est bon, l'altruisme ! » Les travailleurs qu'il estime et

qu'il chante sont tout à fait bibliques. Leur atelier est celui de l'Enfant-Jésus : de petites enclumes, de menus marteaux, de gentils rabots en bois des îles. « Le travail du pauvre est chose divine », a-t-il écrit. Aussi espère-t-il que le bon Dieu ne privera pas le monde de la misère, « mère des résolutions saintes », et qu'après lui d'autres poètes, orgueil et gloire de la littérature nationaliste, auront encore l'ineffable joie de câliner la détresse du peuple, — à perpétuité.

VICTORIEN SARDOU

Le Vaucanson du théâtre. Poupées mécaniques : « Je parle, je crie, je marche et j'envoie des baisers ». Ce mécanicien génial a le profil médallin d'un donateur, dans un primitif de l'école flamande. Sous la calotte de velours noir, vigoureusement se rehaussent les chairs ivoirines. L'œil gris ironise dans un lacis de rides profondes. Un modèle pour mascaron de scène italienne. Au fait, n'est-il pas l'incarnation même du théâtre ? Imaginez la Fiction en marche. Ses actifs ateliers

créèrent toute une humanité à ressorts, brevets garantis. L'omelette dans un chapeau, c'est tout le secret de ses pièces. Une succession de tours de passe-passe, et voilà la vie. Rien dans les mains, rien dans les poches. Mais tandis que bonimente l'escamoteur, la dextre muscade joue son petit jeu de furet. Guignol et Robert-Houdin, quels maîtres ! Chez lui la passion devient « un effet », et c'est à un « clou » que l'émotion s'accroche. Shakespeare corrigé par un machiniste ! Que d'aventure il se montre humain, et tout aussitôt le public s'inquiète, flairant quelque truc. A qui fera-t-il croire que sa Vérité puisse ainsi sortir du puits, sans s'aider d'une ficelle ? Ses drames sont bien les « grands bâtiments » dont a parlé Gautier. Cela tient de la place et cela tire l'œil : Du tuf ! Une architecture et une maçonnerie d'Exposition universelle. Plagiaire ! a-t-on crié cent fois. Et les

autres ? On lui reproche à tout propos l'indigence de son écriture. En est-il donc qui écrivent ? Le théâtre, ce n'est plus que le parent riche de la littérature, un parent lointain. Et puis, quoi qu'il doive demeurer de ce brillant élève de Scribe, ne doit-on pas lui savoir gré d'être capable d'un meilleur idéal, de ne point croire que l'entière humanité tienne en ses machineries ingénieuses ? Il aime tant la vie, en effet, lui qui ne sut jamais en créer ! Tout sollicite sa curiosité papillonne, et il voudrait tout connaître, si vraiment il ne connaît pas tout. Sans compter qu'il sait l'art d'être indulgent et généreux, et beaucoup mieux encore, ce qui achève de prêter à ce patriarche une physionomie d'un autre âge, en ce temps où les gens de théâtre se piquent d'être les plus sots et les plus rosses des gens.

TABLE

Préface 5
Georges Clemenceau. 25
Henri Rochefort. 29
Jean Jaurès. 33
Edmond Rostand 37
Paul Déroulède 41
Paul Doumer 45
Maurice Barrès 49
Alfred Dreyfus 53
Henri Brisson 57
Arthur Meyer 61
Emile Combes. 65
Lucien Millevoye 69
Camille Pelletan 73
André Antoine 77
Georges Millerand. 81
Edouard Drumont 85

Paul Bourget 89
Alexandre Ribot 93
Joseph Reinach 97
Pierre Loti 101
Maurice Rouvier 105
Albert de Mun 109
Eugène Brieux 113
Paul Deschanel 117
Jules Lemaitre 121
Henry Maret 125
Camille Lemonnier 129
Amilcare Cipriani 133
Nicolas II 137
Guillaume II 141
Alphonse XIII 145

Visages Posthumes :

Waldeck-Rousseau 151
René Goblet 155
François Coppée 159
Victorien Sardou 163

VICHY. — IMPRIMERIE C. BOUGAREL

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 046 704 3

IMPRIMERIE BOUGAREL
RUE SORNIN -- VICHY